

LES ARTS

Leloup solitaire

Inclassable Leloup. Intraitable Leloup. Inépuisable Leloup. Incontournable Leloup. Impossible de le cerner, ce Jean-là qui s'installe pour cinq soirs au Métropolis, pas moyen de le résumer; pure utopie que de vouloir le peindre dans un proverbial coin. Qu'à cela ne tienne, à l'aide de quelques proches collaborateurs de la bête, on a essayé. Résultat? Portrait à géométrie variable d'un chef de meute.

SYLVAIN CORMIER

Au début, Stéphane Charpentier accordait ses guitares. Aujourd'hui, il est son directeur de tournée. Denis Wolff a œuvré à la direction artistique des derniers albums, dont le dernier, l'étonnant *Les Fourmis...*, et son irrésistible antisuccès *La vie est laide*. De Jean Leloup, ils ont chacun leur point de vue. Charpentier le zicute généralement des coulisses, Wolff le toise surtout en studio ou lors de divers meetings. Charpentier voyage avec lui en tournée. Wolff voyage avec lui dans les bureaux d'Audiogram. Je l'ai rencontré moi-même à quelques reprises, au Shed Café, dans les mêmes bureaux d'Audiogram, avant un spectacle à Sherbrooke, à La Rochelle. Que savons-nous de lui? Tout et rien.

De l'angle relativement large de l'intervieweur, je crois savoir deux ou trois choses, pas plus. Qu'il n'aime pas trop les entrevues, pour commencer. Qu'il se tient sur les doigts de pied tant qu'il n'a pas décidé de faire confiance. Qu'il en dit presque trop quand la confiance est acquise: je le revois enfoncé dans un manteau de fausse fourrure d'un blanc douteux, m'avouant toute la profondeur de son mal de vivre, décrivant les crises d'angoisse qui l'empêchent parfois de sortir de chez lui.

VOIR PAGE B 2: LELOUP

CAHIER
B

DOSSIER:
**CHIRIAEFF À LA
CINÉMATHÈQUE**
PAGE B 3

THÉÂTRE:
**LE JEU DU
MENSONGE**
PAGE B 6

CHEVALIER JEDI
PAGE B 10

CINÉMA

page B 4

DISQUES

page B 7

ARTS VISUELS

page B 9

MUSIQUE

page B 10

ARTS

LELOUP

La chanson québécoise manquerait singulièrement de wattage sans son apport énergétique

SUITE DE LA PAGE B 1

En même temps, j'ai toujours de Leloup en entrevue le souvenir d'une vivacité d'esprit extraordinaire, d'une intelligence en constant overdrive, d'un fil de pensée qui n'arrête jamais une milliseconde de lier mots, idées et flashs les uns aux autres, mais aussi d'une effarante vulnérabilité à peine cachée par les sparages. Je sais également, comme vous, que la chanson québécoise manquerait singulièrement de wattage sans son apport énergétique, qu'il a donné avec Le Dôme une impulsion essentielle à la chanson d'auteur, la libérant de pas mal de ses carcans, l'ouvrant à tous les mélanges et tous les sons, permettant aux Bran Van 3000, entre autres, d'émerger au grand jour. Je sais enfin qu'il ne reste presque plus de billets pour ses spectacles des 14, 15, 16, 20 et 21 mai au Métropolis. Et je sais, comme vous, que Leloup importe.

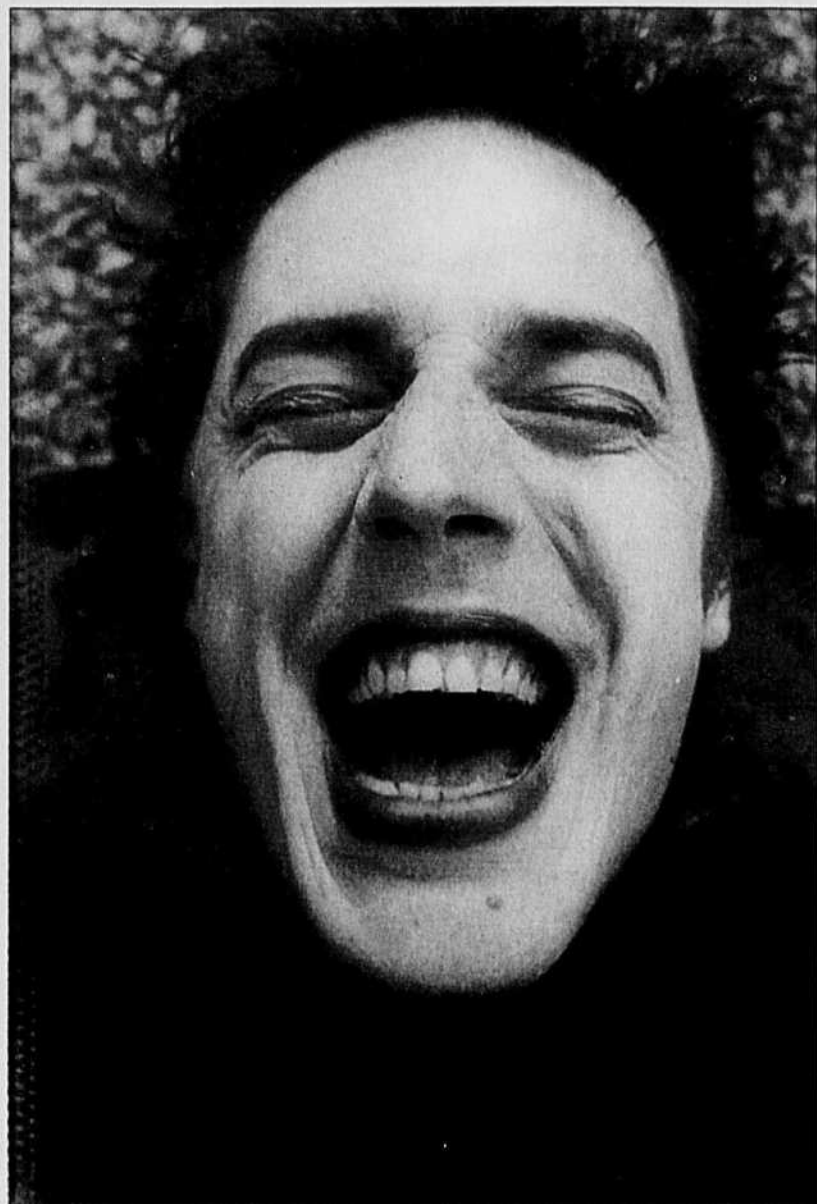
Voir autrement

Mais encore? «Sa façon d'être, de penser, de parler n'est pas nécessairement la même que toi et moi», résume Charpentier au bout du fil, quelque part entre Rimouski et Jonquière, étapes de la présente tournée québécoise de Leloup. «Il voit les choses autrement que la plupart des gens. Avec Jean, tout est spontané, impulsif, c'est très dur de planifier quoi que ce soit avec lui. On s'adapte à mesure.» Wolff renchérit au bout d'un autre fil, chez Audiogram. «Son cerveau fonctionne à la vitesse de l'éclair. Alors, quand on travaille avec lui, l'idée sort et on commence à peine à essayer de la réaliser qu'il en surgit une autre. Et une autre. Et une autre. Il n'a pas de switch à off. C'est magnifique à voir, mais ça peut être difficile de se fixer sur une idée et de la mener à terme. Pour les gens un peu plus lents comme



Leloup en spectacle aux FrancoFolies de 1994

ARCHIVES LE DEVOIR



Leloup: «Il n'a pas de switch à off.»

CHRISTOPHE CHAT VERRE

nous, ce n'est pas toujours évident.»

De là à dire que Leloup vit sur une autre planète, il n'y a qu'un tout petit pas. En entrevue, je me souviens du silence souvent très long qui suit chaque question, comme s'il essayait de contacter la Terre. Ou de retarder le flot trop dense de sa propre pensée. «C'est évident qu'il est sur une autre planète», concède volontiers Charpentier.

Mais pas tout le temps. Ce n'est définitivement pas un matérialiste, en tout cas. Léger comme un voyageur de l'espace, Leloup. Pas de bagage inutile. «Ce qu'on voit comme sa planète, sa bulle, nuance Wolff, c'est un espace qu'il se ménage justement parce qu'il voit la vie trop telle qu'elle est, trop intensément.» Leloup, pour lui, n'a rien d'un extraterrestre. Plutôt un ultraterrestre.

D'où l'angoisse existentielle. Il faut exister très fort pour la ressentir à ce point. «C'est vrai que Jean est angoissé, continue Wolff. Mais pas tout le temps. Quand il est dans un espace de liberté, de voyage, son angoisse se dissipe. Mais quand il y a des meetings associés aux questions de logistique, tous les pépins l'angoissent, il ne prend rien avec détachement. Il n'a pas de soupape de sécurité. Tout l'habite. Le rêve, le plaisir, l'angoisse, tout. C'est pour ça qu'il a régulièrement besoin de partir dans un autre pays ou d'aller se promener avec ses chiens sur le mont Royal. En même temps, cette angoisse si difficile à gérer, qui amène de la douleur, est aussi une force.» Pour Charpentier, l'angoisse chez Leloup est partie intégrante de la création. «Quand il est dans une période d'écriture, c'est sûr qu'il angoisse beaucoup. Jean, ce n'est pas le genre de gars qui trouve son inspiration dans un château à Morin Heights mais dans un p'tit camp un peu croche ou au fond de son appart.»

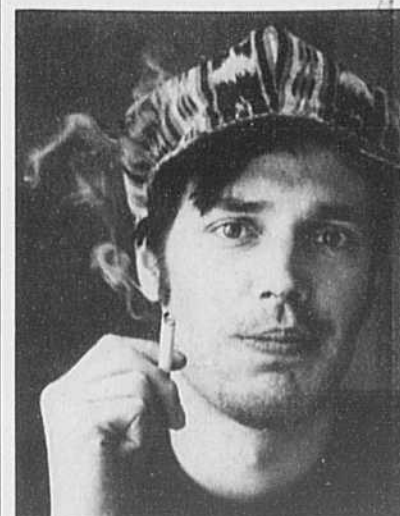
L'héritier de Lautréamont

À ces mots, on entend une autre voix en écho, tout là-bas, pas loin du traversier qui mènera tantôt la meute de l'autre bord du fleuve. C'est Leloup, qui semble un peu préoccupé par l'agenda du jour. «Non, on a le temps, le rassure Charpentier.

La question se pose: peut-on être vraiment proche de ce Martien favori? Peut-on établir un réel contact avec Leloup? «Oui, mais il faut que tu le connaisse et que ça vienne de lui», soutient Charpentier. «Par exemple, il ne signe pas d'autographes après les shows. C'est pas qu'il n'aime pas le monde, mais ce type de contact direct, ça lui demande plus. Il ne deal pas avec ça de la même façon que toi et moi.» Pour Wolff, il y a certainement une distance, mais uniquement de surface. «Il aime profondément les gens autour de lui, mais il est incapable de le leur communiquer. Je pense qu'on n'est jamais aussi proche qu'on voudrait être de Jean, mais qu'on l'est plus qu'on pense. On se croit plus loin de lui qu'on l'est en réalité.»

Angoissé ou pas, extra ou ultraterrestre, une chose semble acquise: il faut faire confiance à Leloup, coûte que coûte. «À cause de son ouverture et son imaginaire», exulte Wolff. «Il faut faire confiance à son instinct. Il va souvent dans des endroits qui ne sont pas ceux que l'on voudrait pour lui, mais il faut fermer les yeux et se dire qu'il a habituellement raison, que son instinct le trompe rarement. C'est comme ça qu'il nous étonne.» Charpentier, lui, s'en remet inconditionnellement à Leloup: «Si tu le suis, tu ne seras jamais perdant.»

Ces jours-ci, il semble que le Québec entier le suive, tel un joueur de flûte bien intentionné. Wolff n'est pas surpris. «Jean, c'est un conteur populaire, un poète d'aujourd'hui qui n'est pas en bibliothèque, enfermé dans un austère recueil de poésie. Il chante l'amour, l'anarchie, la bêtise humaine, l'espoir. Le côté noir des choses. C'est un peu le propos d'un Léo Ferré. Pour moi, Leloup, c'est l'héritier de La Fontaine et de Lautréamont. Sa sensibilité l'amène là où tout le monde ne va pas. C'est ça qu'il donne aux gens. Et c'est pour ça qu'on a besoin de lui.»



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

«C'est un poète d'aujourd'hui...»

ARCHAMBAULT

LA PLUS GRANDE MAISON DE MUSIQUE ET LIVRES AU QUÉBEC

Pour toi Maman

DISQUES

NOUVEAU Roch Voisine Chaque feu... 15.99

NOUVEAU Patrick Fiori Prends-moi 12.99

Francesca Au-delà des couleurs. La voix de la chanson «Alegria». 15.99

DOUBLE Notre-Dame de Paris Version intégrale. Enregistrement en public. 36.99

Sarah Brightman Eden 15.99

Juliette Pomerleau Musique de la télé-série, écrite par André Gagnon 15.99

DOUBLE Dalida Les années Oriando. Versions originales 1970-1997. 22.99

DOUBLE Aida - E. John et T. Rice Sing, T. Turner, Spice Girls, J. Jackson, Boyz II Men, S. Twain, L. Krevitz et autres. 15.99

25% de réduction

2 JOURS SEULEMENT

SAMEDI 8 MAI DIMANCHE 9 MAI

Sur tous nos DISQUES COMPACTS et CASSETTES POPULAIRES (étiquettes blanches seulement).

25% de réduction

2 JOURS SEULEMENT

SAMEDI 8 MAI DIMANCHE 9 MAI

Sur tous nos LIVRES (étiquettes blanches seulement).

LIVRES

LE PARI Dominique Demers. Québec Amérique. 17.95 ord. 24.95

LES BOURGEOIS DE L'ESPOIR André Croteau. Libre Expression. 21.95 ord. 29.95

LA ROUTE DE PARRAMATTA Louise Simard. Libre Expression. 17.95 ord. 24.95

L'AMÉRIQUE DE LA DAME AUX YEUX PEINTS Guy Simoneau. Libre Expression. 17.95 ord. 24.95

BONHEURS DÉROBÉS Marthe Gagnon-Thibaudreau. Éditions JCL. 15.95 ord. 21.95

JACKIE Edward Klein. Presses de la Cité. 20.95 ord. 27.95

AGRIPPINE ET L'ANCÊTRE Claire Bretécher. Éd. Bretécher. 16.95 ord. 22.95

AGRIPPINE ET LES INCLUS Claire Bretécher. Éd. Bretécher. 16.95 ord. 22.95

LA GASTRONOMIE EN PLEIN AIR Odile Dumais. Québec Amérique. 17.95 ord. 24.95

BARBECUES ET SALADES Lise Paquette. Éd. Quebecor. 10.95 ord. 14.95

LE VINAIGRE Remèdes, conseils et trucs. Yolande Chevrier. Éd. Quebecor. 14.95 ord. 19.95

LES VERTUS DE L'AIL Geneviève Pelletier. Éd. Quebecor. 14.95 ord. 19.95

LA SANTÉ PAR LES JUS Nouvelle édition. Éd. Quebecor. 14.95 ord. 19.95

DICTIONNAIRE DES MOTS CROISÉS Éd. revue et augmentée. Lise Beaudry. Éd. Quebecor. 14.95 ord. 19.95

DICTIONNAIRE DES RÊVES Nouvelle édition. Yves Samuel. Éd. Quebecor. 14.95 ord. 19.95

LAROUSSE DES PARENTS Vous et votre grossesse Vous et votre enfant 32.95 ch. 44.95

COLLECTION «LES CLASSIQUES DE LA COURTE ÉCHELLE» DRÔLES D'HISTOIRES DRÔLES D'HISTOIRES Le goût de savoir Plaisirs 17.95 ch. 24.95

Volumes reliés comprenant chacun quatre histoires choisies. Roger Paré, Robert Munsch. 4 titres en vente.

Ces titres sont en promotion jusqu'au 12 mai.

○ Ouvert 7 soirs, sauf à Montréal

Brossard • Chicoutimi • Laval • Montréal • Québec • Sherbrooke • Ste-Foy • Trois-Rivières

500, rue Ste-Catherine Est • Place des Arts • Galeries Laval • Mail Champlain

Tranches d'histoire sur pointes

La Cinémathèque québécoise présente jusqu'au 27 mai, à la salle Fernand-Seguin, un hommage à Ludmilla Chiriaeff

À l'heure où tout le monde s'interroge sur Radio-Canada et où la ministre Sheila Copps remet en cause son mandat, la Cinémathèque présente une série sur l'une des figures importantes des arts à la télévision dans les années 50 et 60 et grande dame de la danse au Québec. Hasard et coïncidence.

ANDRÉE MARTIN

Je me suis souvent demandé à quoi ressemblerait le paysage de la danse québécoise si Ludmilla Chiriaeff (aujourd'hui décédée) n'avait pas décidé de venir s'installer au Québec. Je me suis aussi souvent demandé quel serait ce paysage si Mme Chiriaeff n'avait pas, pendant plus de dix ans, présenté, semaine après semaine, une quantité phénoménale de ballets (entre 250 et 300) à la télévision de Radio-Canada. Une chose est certaine: une bonne partie des téléspectateurs des années 50 et 60 n'auraient probablement jamais pu voir et découvrir, notamment par l'entremise de l'émission hebdomadaire *L'Heure du concert*, des œuvres comme *Cendrillon*, *Pierre et le Loup* et *Jeanne d'Arc*, toutes trois sur la musique de Prokofiev, *Le Spectre de la rose*, sur la musique de Carl Maria von Weber, ou encore *L'Histoire du soldat*, sur la musique de Stravinski (pour n'en nommer que quelques-uns).

Si, aujourd'hui, on ne peut plus attendre grand-chose de la part de Radio-Canada en matière d'art et de culture — au sens où l'entend notamment *Le Petit Robert*, i.e.: «Développement de certaines facultés de l'esprit par des exercices intellectuels appropriés» et, par extension: «Ensemble des connaissances acquises qui permettent de développer le sens critique, le goût, le jugement» —, il en a été tout autrement à ses débuts, en 1952. À cette époque, tout était à faire.

«Au début, comme il n'y avait pas de tradition et de paramètres pour la télévision, elle s'est avérée aux autres arts», explique Dominique Dugas, programmeur des archives de la télévision et de la vidéo à la Cinémathèque québécoise. «Les traditions de fiction que l'on connaissait, c'était le théâtre et le cinéma. Aussi, les gens qui ont fait la télévision étaient issus de l'un ou l'autre de ces domaines. Il n'y avait pas d'école de télévision. C'était, comme Mme Chiriaeff, des gens qui avaient fait leurs premières armes dans d'autres sphères de la culture. C'est peut-être ce qui explique la forte présence des arts de la scène à la télévision à ses débuts.»

Qualitativement et quantitativement, les arts faisaient donc partie du quotidien d'une bonne partie des ménages québécois. On pouvait en outre voir au petit écran du ballet et de l'opéra, mais aussi des concerts et du théâtre, ce qui demeure proprement impensable aujourd'hui. «Ludmilla Chiriaeff a beaucoup contribué à la présence télévisuelle de la danse. Les téléthéâtres et L'Heure du concert étaient pour plusieurs une religion, un «must», à cette époque. Aujourd'hui, on ne voit pratiquement plus de théâtre à la télévision. Je crois que la télévision a beaucoup aidé au foisonnement de théâtres institutionnels et de compagnies de danse que l'on connaît actuellement. Elle a sensibilisé les téléspectateurs à ces deux arts, surtout en milieu rural, où il n'y avait pas d'accès possibles aux spectacles vivants. Le grand apport de la télévision aura été de démocratiser l'accès à ces deux arts en proposant aux gens de les voir chez soi.»



SOURCE FONDS D'ARCHIVES LUDMILLA CHIRIAEFF

Ludmilla Chiriaeff

«Ludmilla Chiriaeff a beaucoup contribué à la présence télévisuelle de la danse», explique Dominique Dugas

Oser la culture

À une époque où le Québec et le Canada en étaient encore à se chercher et à se forger une véritable identité culturelle — et ici, la danse en est l'exemple le plus frappant —, notre télévision publique accordait une large place aux arts et à la culture. Dans les années 50, on prononçait les noms de Léo Delibes, Gabriel Fauré et Frédéric Chopin, on célébrait l'anniversaire de compositeurs comme Igor Stravinski avec la présentation du ballet *Petrouchka*, sans appréhension face aux téléspectateurs. Ce qui est souvent loin d'être le cas maintenant.

C'est simple. On osait la culture et, par le fait même, on ne considérait pas l'ensemble de la population comme des incultes incapables d'apprendre et d'apprécier quoi que ce soit en matière d'art. Aujourd'hui, au moment où la culture et l'art témoignent d'une effervescence sans précédent et où l'on compte de plus en plus de consommateurs de culture et d'art au kilomètre carré, cette même télévision se désengage totalement face à eux.

«La tradition des téléthéâtres et de L'Heure du concert, c'était le fait de la télévision publique. La télévision publique est de moins en moins publique et de plus en plus soumise aux diktats des cotes d'écoute. Évidemment, les séries lourdes, les fictions lourdes et les talk-shows sont beaucoup plus populaires que les téléthéâtres, même si ceux-ci avaient leur public fidèle. Ils étaient beaucoup moins populaires aux yeux des publicistes. Et tout ça s'est fait au détriment de la culture et des arts. Aussi, avec les talk-shows, on pouvait entendre parler et voir les différents acteurs de la culture. Les gens n'avaient plus à consommer de la culture pour pouvoir en parler. On pouvait s'abreuver de culture en entendant, par exemple, Ludmilla Chiriaeff parler de danse dans telle ou telle émission.»

La manière de voir et de penser la télévision et la culture à l'intérieur de cette même télévision s'est donc fondamentalement transformée, optant malheureusement pour un nivellement par le bas.

La société *fast-food*, *kleenex* et *zapping* dans laquelle nous vivons aujourd'hui a elle aussi sa part de responsabilité dans cette perte de culture au petit écran. Il faut toujours plus d'action, de culbutes physiques et verbales, de fantasmes de toute sorte pour épater la galerie. On sait de moins en moins observer, regar-

der, être tranquillement curieux face aux nouveautés, à l'inusité, à la poésie, à la musique, aux mots et aux mouvements. La notion même de temps, celle de prendre le temps, a elle aussi définitivement changé. «Un des rôles de la Cinémathèque, en diffusant ces archives, en rendant accessible aux gens une façon de voir et de faire de la télévision, c'est de participer à la réflexion. Est-ce que la télévision d'aujourd'hui n'a pas à retenir des leçons du passé? Ne devrait-elle pas retourner sur son passé pour voir comment on peut se munir à nouveau d'une véritable télévision publique et pour voir son mandat revenir là où il était à l'origine? Je pense que c'est une des grandes leçons que nous offrait la télévision à ses débuts, dans les années 50.» En cette période de remous au sein de Radio-Canada, la question se pose, et elle se pose même sérieusement. Il ne nous reste plus qu'à espérer une véritable réflexion sur le pourquoi et le comment de notre réseau national, de même qu'une réelle volonté politique de changer les choses. Le rêve est permis. Prenez vos paris.

Une tranche de l'histoire de la danse

Arrivée à Montréal le 30 janvier 1952 avec sa mère, son mari Alexis et ses deux enfants, Ludmilla Chiriaeff comprenait déjà qu'elle venait de rencontrer son destin. Avec ses origines lettones, un bagage culturel considérable et une solide expérience de la danse, dont des cours privés avec Michel Fokine, Léonide Massine et Harald Kreutzberg, une saison en tant que soliste à l'Opéra de Berlin et deux années comme première danseuse au Théâtre municipal de Lausanne, elle fait la connaissance de Jean Boisvert, l'un des premiers réalisateurs à Radio-Canada. Il lui propose de monter un ballet de 30 minutes pour la naissance de la première chaîne de télévision canadienne. La danse au Québec allait donc d'abord se jouer à la télévision avant de prendre la direction de la scène, quelques années plus tard, avec un premier spectacle au chalet de la Montagne en 1955.

Ses premières créations en sol canadien s'intitulent *Les Éphémères*, sur la musique de Glazounov (1953), et *La Cage d'or* (1953). C'est là, dans les studios de Radio-Canada, qu'elle rencontre l'équipe de *L'Heure du concert*, composée entre autres de Pierre Mercure, Gabriel Charpentier et Henri Bergeron. Avec eux et ses premiers partenaires de danse, dont Françoise Sullivan, Eva von Gency, Eric Hyrst et John Stanzel, elle construit tout un répertoire et fait du même coup découvrir la danse classique à l'ensemble de la population québécoise, à raison souvent d'un ballet par semaine. Un travail colossal.

De cette époque bénie du petit écran, Mme Chiriaeff parle «d'un des moments les plus forts et les plus grands de la créativité collective au Québec» (extrait de *Propos et confidences*, 1977, présenté ce soir, 8 mai,

à 20h). D'ailleurs, à partir du succès de ses ballets télévisés, elle pourra ouvrir un premier studio, constituer une première troupe, les Ballets Chiriaeff, et, en 1957, fonder les Grands Ballets canadiens. «L'ensemble de ces émissions, dont Radio-Canada a pu être conservé une cinquantaine, témoigne d'une époque, d'une façon de faire de la télévision qui a complètement changé. Tout se passait en direct. Mme Chiriaeff avait une sorte de boulimie de création et de travail parce qu'il y a quelque chose de boulimie à produire et à chorégraphier une fois par semaine à la télévision. Je ne pense pas que personne puisse permettre encore ça aujourd'hui. Mais ce fut indéniablement la création de tout un mouvement artistique qui n'existait pas auparavant.»

Véritable âge d'or de la danse à la télévision, on retiendra aussi de cette époque la qualité du travail et l'ampleur des moyens. Des danseurs drôlement bien formés pour un Québec qui n'a pas la moindre tradition de ballet et où la danse est encore vue comme l'œuvre du diable, des chorégraphes souvent imposantes, comme *Petrouchka* (60 minutes, 1957, présentée le 26 mai à 20h) ou encore *Coppélia* (60 minutes, 1956, présentée le 25 mai à 20h), dans des décors et des costumes aussi élaborés qu'on peut en retrouver aujourd'hui à la scène, et ce, pour une représentation unique. Une somme de travail et des moyens importants étaient donc déployés pour la mise en place de ces émissions, sans compter les nombreuses heures de répétitions pour concevoir et apprendre les ballets. Un dynamisme exceptionnel habitait les acteurs de cette télévision et de cette danse, toutes deux naissantes, dont la culture québécoise bénéficie encore, presque 45 ans plus tard.



SOURCE FONDS D'ARCHIVES LUDMILLA CHIRIAEFF

Avec l'équipe de *L'Heure du concert* et ses premiers partenaires de danse, Ludmilla Chiriaeff construit tout un répertoire et fait du même coup découvrir la danse classique à l'ensemble de la population québécoise, à raison souvent d'un ballet par semaine.

Projet Rubinet Intégral II
Une aventure humaine et artistique troublante, surprenante

«Une étonnante invitation à se perdre dans le labyrinthe de l'intimité, face à l'autre, mais à la recherche de soi-même...»
Le Saï (France), février 98

CITE
en collaboration avec

CONCEPTEUR ET CHORÉGRAPHE - Felix Ruckert, de Berlin (Allemagne) AVEC - Day Helesic, Catherine Jodoin, Emmanuel Joutte, Benoît Lachambre, Jacques Moisan, Marika Rizzi, Pierre Rubio, Catherine Tardif, Luis Vergara et David Zurak

Du 5 au 8 et du 12 au 15 mai 1999
entre 20h et 24h. Achat des billets sur place seulement.

LAGORA DE LA DANSE
525-1500
848, RUE CHEVRIER

Une soirée de danse prestigieuse pour la lutte contre le sida au profit de la **Fondation Farha**

Fondation Farha
Farha Foundation

Catherine Allard et Maria del Mar Bonet
Andrea Boardman et Sylvain Lafortune
Les Ballets Jazz de Montréal
Sylvain Énard Danse
Compagnie Flak José Navas
Fortier Danse Création
Margie Gillis
Bobby Thompson
Carol Horowitz
Alejandro Venegas et Simon Claude

MERCK FROSST présente

d'amour et de danse

le samedi
22 MAI 1999
à 20 heures

En coproduction avec la Société du **Centre Pierre-Péladeau**
Salle Pierre-Mercure

LE DEVOIR

Taxes et redevance incluses. Des reçus pour fins d'impôt seront émis sur demande au montant maximum permis.

300, boul. de Maisonneuve Est, Métro Berri-UQAM
BILLETTS 30\$ étudiants, 55\$ réguliers
BILLETTERIE (514) 987-6919
RENSEIGNEMENTS (514) 270-4900

Ronde de nuit de Pointe-à-Callière
Vendredi 14 mai, 21 h 30

Un parcours renouvelé du Vieux-Montréal. Plus de 100 personnages, musiciens et danseurs investissent le quartier à la suite du poète Émile Nelligan.

Émile Nelligan
poète montréalais

Départ de la place Royale face au Musée

Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal
350, place Royale
Angle de la Commune
Vieux-Montréal
(514) 872-9150

POINTE-A-CALLIÈRE

Ce projet a été réalisé grâce au soutien financier de l'Étante sur le développement culturel de Montréal.

Gouvernement du Québec
Ministère de la Culture et des Communications
Ville de Montréal

LES ARTS
CINÉMA



Une scène de *Three Seasons*, du réalisateur Tony Bui.

SOURCE BEHAVIOUR

Première américano-vietnamienne

Avec *Three Seasons*, primé à Sundance, le jeune cinéaste Tony Bui vient de réaliser le premier film américain tourné dans le Vietnam de l'après-guerre, une œuvre de lumière et de poésie

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Tony Bui n'avait que deux ans lorsqu'il a fui un Vietnam en guerre dans les bras de ses parents. Alors, les souvenirs du lieu... Transplanté en Californie où il a étudié le cinéma, ce n'est qu'à l'âge de 19 ans que le jeune homme a remis les pieds dans sa patrie. Le choc des cultures, il l'a vécu avec l'envie de fuir l'endroit à toutes jambes. La riante Californie lui paraissait bien loin. Mais il est retourné, au contraire, attiré au Vietnam par une sorte d'aimant.

En 1995, son court métrage *Yellow Lotus* abordait un Vietnam en crise d'identité. Et voici que cette semaine sort à Montréal son premier long métrage, *Three Seasons*, qui s'inscrit dans la foulée de l'œuvre précédente. Entre les deux, Tony Bui est allé passer quelques années dans sa patrie d'origine et tous les personnages de son film sont inspirés de gens qu'il a croisés, connus.

tion: n'aborder aucun aspect politique. Le fait d'être d'origine vietnamienne l'a-t-il aidé? «Vous voulez rire, répond-t-il. Ça m'a desservi. Avoir quitté le pays même à deux ans me faisait passer pour une sorte de traître. Cela dit, la glace s'est cassée et on a fini par nous laisser travailler à peu près tranquilles.»

Autre irritant: la ville de Saïgon, dont les mutations prennent le mors aux dents, change tellement vite qu'une scène tournée dans une rue un jour ne peut plus se raccorder le lendemain. «La place a été pavée, le kiosque est disparu. Il faut jouer de vitesse quand on fait un film là-bas.»

Le budget était minime, deux millions à peine, et le tournage s'est effectué dans des conditions difficiles sur plusieurs saisons, avec force interprètes, quiproquos, malentendus causés par les différences de cultures.

Tony Bui avoue que sa chance initiale fut d'avoir intéressé le grand acteur Harvey Keitel à son scénario et de le compter dans sa distribution. Pas évident pour un premier long métrage. «Il savait qu'il pouvait sembler intimidant et s'est montré d'une simplicité absolue. Sa présence apportait bien évidemment au film beaucoup de crédibilité.»

Pour tout dire, ce scénario aux intrigues entrecroisées a plu à beaucoup de monde. C'est pourquoi l'équipe, tant technique qu'artistique, est de haut vol. Quant au film lui-même, une fois monté, il a reçu les plus hauts honneurs du Festival de Sundance, dont le prix du meilleur film, laissant son auteur souffié et ravi. «Mais la reconnaissance, ça aide. Aujourd'hui, pour la première fois, les gens m'arrivent avec des offres. Je n'ai plus à quémander.»

Tourner un second long métrage au Vietnam? «Pas tout de suite. C'est trop difficile.» Son prochain film aura pour cadre New York et Hong-Kong. «Mais je ne me dirigerai jamais vers des œuvres commerciales, promet le jeune cinéaste. Ce qui compte pour moi, c'est de conserver une griffe d'auteur.»

Après l'embargo

Ce n'est pas un hasard si le cinéaste de 26 ans réalise le premier film américain tourné dans le Vietnam de l'après-guerre. «Il existait un embargo à cet effet qui n'est tombé qu'en 1995», explique-t-il.

Regard noir sur une contrée brisée, minée, en quête d'elle-même? Non merci. «Il s'est tourné et écrit tant d'œuvres négatives sur le Vietnam, précise Tony Bui. Avec *Three Seasons*, j'ai voulu redonner au peuple vietnamien toute sa dignité, montrer de l'espoir et de la beauté. J'ai insisté aussi pour tourner avec des comédiens vietnamiens dans leur langue, ce qui inquiétait plusieurs distributeurs. Certains acteurs secondaires, les cyclistes par exemple, jouaient leur propre rôle. Nous nous sommes collés au réel.»

Tony Bui vous le dira avec un soupir: tourner à Saïgon n'est pas une sinécure. Tout doit être approuvé par les sbires du gouvernement. «Ils étaient toujours au-dessus de notre épaule à nous surveiller. Une obliga-

turel et de nuances. Un pays en perpétuelle mutation se profile derrière l'action comme un personnage de plus.

C'est le scénario aux histoires entrecroisées qui donne son intéressante ossature à cette œuvre intimiste. On y suit à Saïgon quatre déracinés, étrangers dans un pays qui ne leur appartient plus tout à fait, certains essayant de se propulser dans le futur, d'autres de s'accrocher à quelques racines anciennes.

On fera la rencontre de la jeune Kien An (Ngoc Hep) qui, avec d'autres femmes sur un étang autour d'un temple, cueille des fleurs de lotus pour un maître lépreux que nul ne voit jamais mais qui, touché par le chant de la jeune fille, lui révèle son secret et celui de sa poésie. Si bien que Kien An lui prêtera ses mains pour écrire de nouveaux textes.

Ailleurs, un jeune cycliste (Don Dong) s'amourache d'une prostituée qui rêve de se fondre dans le monde moderne où les étrangers pourtant lui crachent dessus. Quant au jeune Woody (Nguyen Huu Duoc), enfant des rues, à qui on a volé sa valise pleine de gadgets à vendre, on le verra sous la pluie de Saïgon en quête de son gagne-pain envolé. Le personnage d'Harvey Keitel, renfrogné, obsédé par une rédemption qui lui échappe, court

de son côté vers un destin qui revêt le visage de sa fille retrouvée.

Three Seasons est avant tout un film allégorique où chaque personnage représente un regard sur le pays, une manière de survivre au passé, de l'accepter ou de le rejeter. À ce titre, Harvey Keitel, habité comme toujours, incarne le remords de l'Américain de retour sur les lieux de l'horreur belliqueuse passée. Quant au vieux poète lépreux, il est ce chagrin créateur en marche vers la mort.

L'œuvre de compassion s'inscrit dans la présence de cette jeune fille au chevet d'un poète dont elle veut transmettre les mots au futur. Avec un jeu d'acteurs assez sobre, où les silences occupent une grande place, le cinéaste n'a voulu ni tout dire ni tout montrer, mais suggérer des pistes d'espoirs pour un pays malade.

Les images sont très belles, particulièrement ces scènes en barque de cueillette de fleurs de lotus par les femmes, porte ouverte sur un coin de paradis qui contraste avec la vie urbaine trépidante et impitoyable qui se laisse deviner en fond de scène.

Beau film, donc, nourri d'émotions tendres, peut-être trop gentil, trop résolument optimiste, mais vraiment touchant, et dont l'œil et l'esprit du spectateur sortent ravis.

Des pistes tournées vers l'espoir

THREE SEASONS

Réalisation et scénario: Tony Bui. Avec Don Dong, Nguyen Ngoc Hiep, Tran Wanh Cuong, Harvey Keitel, Zoé Bui, Nguyen Huu Duoc. Image: Lisa Rinzier. Musique: Richard Horowitz. En version originale vietnamienne avec sous-titres anglais.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Le film de Tony Bui nous arrive précédé d'une rumeur extrêmement favorable. Ce premier long métrage d'un jeune réalisateur américain d'origine vietnamienne, Tony Bui, a fait fureur au dernier Festival de Sundance où il a rafflé le Grand Prix du jury, le prix du public et le laurier de la meilleure caméra.

Il fallait un œil capable de capter de l'intérieur avec subtilité et finesse l'univers perturbé du Vietnam de l'après-guerre pour éviter les pièges du colonialisme ou de l'alarmisme. Celui de Tony Bui, sensible, connaissant le pays, la langue, a

l'écoute de ses personnages, nous transmet et sa douleur et son espoir.

Three Seasons a par certains côtés des airs de *L'Odeur de la papaye verte* de Tran Anh Hung, lui aussi tourné au Vietnam, par l'attention fiévreuse accordée aux détails, aux accessoires, à la beauté tapie partout, à la poésie lumineuse en fait qui habite ce film lancinant, un brin trop esthétisant parfois, mais touchant et superbe, accroché au rythme des saisons, au soleil, à la pluie. Par contre, *Cyclo*, le dernier film de Tran Anh Hung, lui aussi à l'écoute d'un Vietnam urbain en mutation, avait misé sur les aspects noirs de cette modernité mal digérée: violence, criminalité. Tony Bui, moins crûment réaliste, a choisi la lumière et le mythe.

Un des miracles de ce premier film fut d'avoir gagné la participation d'Harvey Keitel, en ancien G.I. venu retrouver une fille qu'il n'a jamais connue dans ce pays désormais sans repères. Quant aux acteurs vietnamiens, la plupart renommés dans leur pays, ils participent à l'heureuse distribution tissée de na-

CINÉMA ST-LÉONARD
9480 LACORDAIRE 324-9227

JUGÉ CROUPABLE (13)
BILLETTS POUR DEUX (G)
8MM (V.F.) (18)

LES BOYS 2 (13) et 3 autres!
www.cinema.ca

CONSULTEZ LES HORAIRES CINÉMA

2 18\$

VIADUC
GRANDES-PRÉRIES

b'heivja(r) présente

LES MEILLEURS FILMS D'ICI ET D'AILLEURS!

GAGNANT
GRAND PRIX DU JURY
1999 SUNDANCE FILM FESTIVAL

GAGNANT
PRIX DU PUBLIC
1999 SUNDANCE FILM FESTIVAL

GAGNANT
PRIX DE LA CINÉMATOGRAPHIE
1999 SUNDANCE FILM FESTIVAL

★★★★★
D'UNE GRÂCE, D'UNE DÉLICATESSE ET D'UNE INTELLIGENCE INFINIE!
Geoff Pevere, Toronto Star

★★★★★
UN DRAME REMARQUABLE QUI DÉFIE TOUTES LES ATTENTES: SES IMAGES VOUS LAISSERONT PANTOIS D'ADMIRATION!
Bruce Kirkland, Toronto Sun

THREE SEASONS

SCÉNARIO DE Roselyne Bosch
D'APRÈS LE ROMAN DE Georges Simenon
"En cas de malheur"
(Editions Presses de la cité)

UN FILM DE Pierre Jolivet

Alain Goldman PRÉSENTE
Gérard Lanvin
Carole Bouquet
Virginie Ledoyen
Guillaume Canet

EN PLEIN CŒUR

À L'AFFICHE! FAMOUS PLAYERS LOEWES

«Sédurant, un pur délice. C'est tout à fait formidable!»
Valérie Letarte, C'est bien meilleur le matin.

LES CASABLANCAIS

Un film de **Abdelkader Lagtaâ**

v. o. sous-titres français
Tous les jours: 1-10 - 3-10 - 5-10 - 7-40 - 9-40

FAMOUS PLAYERS **PARISIEN** **REMSTAR**

Alain Goldman PRÉSENTE
Gérard Lanvin
Carole Bouquet
Virginie Ledoyen
Guillaume Canet

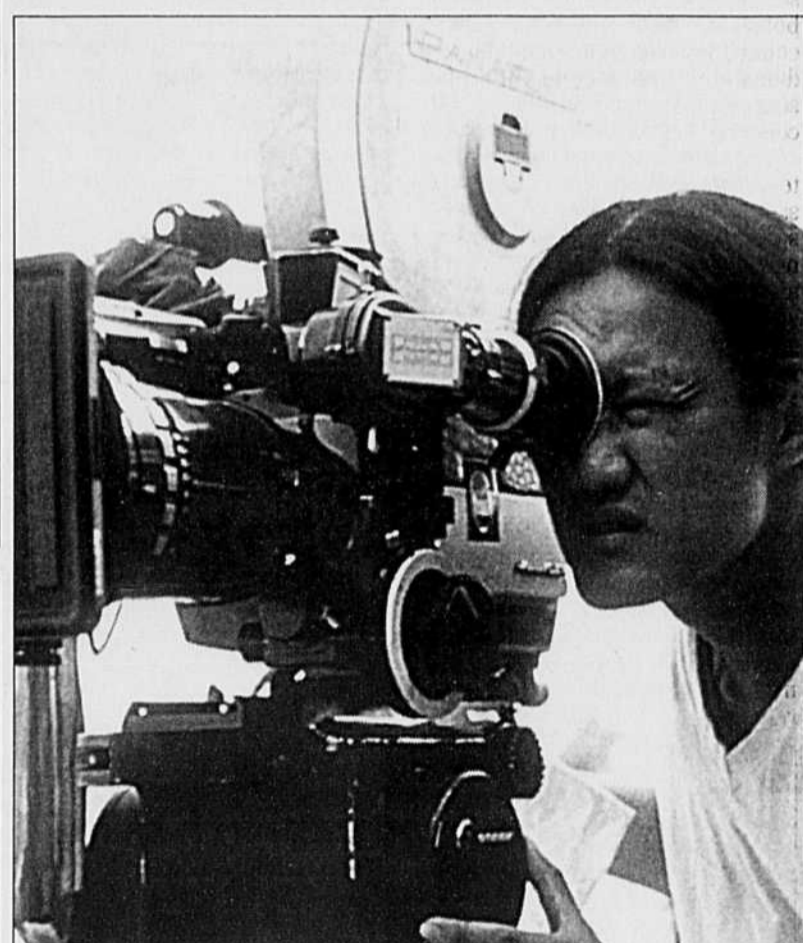
EN PLEIN CŒUR

SCÉNARIO DE Roselyne Bosch
D'APRÈS LE ROMAN DE Georges Simenon
"En cas de malheur"
(Editions Presses de la cité)

UN FILM DE Pierre Jolivet

À L'AFFICHE! FAMOUS PLAYERS LOEWES

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS
FAMOUS PLAYERS **PARISIEN** **CENTRE LAVAL**



Le réalisateur Tony Bui

SOURCE BEHAVIOUR

LE FILM NUMÉRO 1 AU CANADA!

SEAN CONNERY CATHERINE ZETA-JONES

TRAQUENARD

(VERSION FRANÇAISE DE ENTRAÎNEMENT)

www.foxmovies.com

À L'AFFICHE!

VERSION FRANÇAISE

CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN ✓	CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place) ✓	LES CINÉMAS GUZZO LANGELIER 6 ✓	LES CINÉMAS GUZZO PARADIS ✓
MEGA-PLEX* GUZZO PONT-VIAU 16 ✓	MEGA-PLEX* GUZZO TASCHEREAU 18 ✓	CINÉPLEX ODÉON LONGUEUIL (Place) ✓	CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Carrefour) ✓
CINÉMA ST-EUSTACHE ✓	CINÉPLEX ODÉON ST-BRUNO ✓	CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE ✓	CINÉPLEX ODÉON CHATEAUGUAY ENCORE ✓
GALERIES ST-HYACINTHE ✓	CINÉPLEX ODÉON CARREFOUR DORION ✓	PLAZA DELSON ✓	CARREFOUR DU NORD ST-JÉRÔME ✓
CAPITOL ST-JEAN ✓	CINÉ-ENTREPRISE PLAZA REPENTIGNY ✓	LES CINÉMAS GUZZO STE-THERÈSE 8 ✓	LES CINÉMAS GUZZO TERREBONNE 8 ✓
LAISSEZ-PASSER REFUSES ✓	CINÉ-ENTREPRISE ST-BASILE ✓	CINÉMA DE PARIS VALLEYFIELD ✓	✓ SON DIGITAL

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

CINÉPLEX ODÉON ATWATER ✓	CINÉPLEX ODÉON ÉGYPTIEN ✓	CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place) ✓	LES CINÉMAS GUZZO LACORDAIRE 11 ✓
MEGA-PLEX* GUZZO TASCHEREAU 18 ✓	FAMOUS PLAYERS VERSAILLES ✓	CINÉPLEX ODÉON CÔTE-DES-NEIGES ✓	CINÉPLEX ODÉON CAVENDISH (Mail) ✓
LES CINÉMAS GUZZO DES SOURCES 10 ✓	LAVAL (Galeries) ✓	CINÉPLEX ODÉON ST-BRUNO ✓	CINÉMA ST-EUSTACHE ✓
FAMOUS PLAYERS DORVAL ✓	CINÉMA PINE STE-ADELE ✓	CINÉMA CARNIVAL CHATEAUGUAY ✓	

LES ARTS

CINÉMA

L'incertitude institutionnalisée

ELECTION

D'Alexander Payne. Avec Matthew Broderick, Reese Witherspoon. Scénario: Alexander Payne, Jim Taylor. Image: James Glennon. Montage: Kevin Tent. Musique: Rolfe Kent. États-Unis, 1999, 105 minutes.

MARTIN BILODEAU

Pour les besoins d'*Election*, son excellent second long métrage, l'Américain Alexander Payne a de nouveau rassemblé l'équipe gagnante de *Citizen Ruth*, satire sur la guerre pro-vie/pro-choix qui l'avait propulsé dans la catégorie des petits cinéastes au grand avenir.

Election confirme la tendance en nous faisant marcher sur un autre terrain miné, celui des écoles secondaires, dénonçant au moyen de dialogues crus et mordants des situations aussi absurdes que vraisemblables, où les guerres de pouvoir et la compétition malsaine créent des monstres et des prisonniers d'eux-mêmes, éjectés au bout de cinq ans, parfois moins. Sans se pencher sur la question de la violence — comme le font présentement les médias américains avec l'absence de recul qui les singularise aux yeux du monde —, la satire de Payne reproduit un climat d'incertitude institutionnalisée, montrant du doigt certaines des causes psychologiques de cette violence génératrice d'un mal de vivre, lui-même générateur, parfois mais trop souvent, des drames que l'on sait.

Reprenant l'idée payante de *Citizen Ruth*, Payne fait traverser son monde confus par un personnage sans histoire, enseignant modèle (Matthew Broderick, rescapé du naufrage *Godzilla*), soudain prêt à toutes les manigances pour désamorcer l'ego d'une élève «parfaite» (Reese Witherspoon), sorte d'Hilary Rodham en puissance qui fait la pluie et le beau temps dans tous les comités parascolaires. Sur le versant cancre du monde estudiantin, une lesbienne (Jessica Campbell), désireuse de reconquérir la jeune fille qui lui préfère son imbécile heureux de frère (Chris Klein), entend à son tour de semer l'anarchie en sabotant la course à la présidence du comité d'élèves, rejoignant dans sa démarche celle, secrète, du professeur, à qui le fonctionariat scolaire commence réellement à peser.

Écrit avec Jim Taylor (coscénariste de *Citizen Ruth*), *Election* nous fait sautiller entre le passé et le présent, superbement servi par le montage nerveux et concis de Kevin Tent (lui aussi de l'aventure *Citizen Ruth*). Le scénario, extrêmement construit, ressemble à une mosaïque de points de vue, chacun des principaux personnages s'imposant comme le narrateur (en voix hors champ) de sa propre histoire ou le commentateur en direct (de mauvaise foi, parfois) de ses victoires et de ses reculs.

Même si certaines idées, énoncées dans les premières bobines, restent parfois sans écho, le scénario et la mise en scène agile de Payne atteignent leur cible dans la salle, où le rire et la réflexion font bon ménage. Et même si quelques pans du récit auraient mérité d'être mieux

développés, ou encore esquivés avec plus de délicatesse, il reste qu'un vent frais souffle sur cet *Election* cru et original, qui fonctionne à l'envers du système hollywoodien où l'action et la *persona* de l'acteur sont rois. Sous la baguette de Payne, ceux-ci disparaissent entièrement derrière leurs personnages, admirablement dessinés, moitié à la craie, moitié à la pointe fine, un pied dans la caricature et l'autre dans la réalité.

Broderick compose ainsi un enseignant étonnant de subtilité et de candeur, tiraillé entre la morale et l'éthique, piégé par lui-même, dont la vie sera bouleversée par toutes sortes d'épreuves éclairantes. Pour sa part, la jeune Reese Witherspoon (la sœurlette délaurée de *Pleasantville*) exprime parfaitement ce mélange de vulnérabilité et d'autorité, d'innocence et d'entêtement, qui est l'apanage des personnages publics obsédés par le contrôle mais incapables de sentiments véritables.

À travers deux longs métrages qui abordent le thème de la quête d'authenticité dans un monde écartelé entre la morale et l'éthique, Alexander Payne a développé un sens du comique très précis, visiblement au contact des comédies de Howard Hawks et de Preston Sturges, dont il remet au goût du jour l'humour féroce et spirituel, qui transcende le soi-disant goût du public qu'Hollywood fabrique avec une arrogance de dictateur. Son film, une satire intelligente, drôle, tonique et nécessaire, aux dehors délibérément rugueux et inesthétiques, témoigne qu'il est sur une bonne voie... et qu'il est le seul à la suivre.



PHOTOS BOB AKESTER
Matthew Broderick.

On connaît la chanson

THE HARMONISTS

Réalisation et image: Joseph Vilmaier. Scénario: Klaus Richter. Avec Ben Becker, Ulrich Noethen, Max Tidof, Meret Becker, Dana Vavrova. Montage: Peter R. Adam. Musique: Harald Kloser. Allemagne, 1997, 115 minutes, v. o. avec sous-titres anglais. Cinéplex Odéon.

ANDRÉ LAVOIE

Après *Herbstmilch*, *Stalingrad* et maintenant *The Harmonists*, le cinéaste allemand Joseph Vilmaier s'est une fois de plus taillé un joli succès dans son pays. L'évocation des «égarements» guerriers et antisémites de l'Allemagne, la soumission et les sacrifices d'un peuple sous le joug d'un dictateur sanguinaire, autant de sujets délicats qu'il aborde avec doigté (et un brin de complaisance), faisant souvent de ses personnages des victimes de l'Histoire. Le cinéma de Vilmaier devient ni plus ni moins que thérapeutique pour des Allemands encore rongés par le remords et la honte.

Cela n'efface pourtant pas les fautes commises, dont celle d'avoir interrompu brutalement l'ascension fulgurante d'un célèbre ensemble berlinois, The Comedian Harmonists. Avec des voix exceptionnelles, l'amour de la musique et le sens du spectacle, ce sextuor a connu des sommets de popularité au tournant des années 30, allant même jusqu'à séduire les Américains avec des rythmes jazz et un style décontracté, pas tellement éloigné de ce que l'on pouvait voir (et entendre) à New York ou à Chicago. De la formation du groupe en 1927 à sa dissolution en 1935, le film évoque les huit années d'apprivoisement, de triomphes et de rivalités qui ont marqué son existence, lui qui avait inventé sans le savoir, et pour son plus grand malheur, le multiculturalisme: le sextuor était composé de trois juifs et de trois Allemands «pur laine». Malgré son succès, Hitler et Goebbels considéraient mal la chose...

La politique était pourtant le dernier des soucis d'Harry Frommman (Ulrich Noethen, un acteur de théâtre très convaincant dans ce premier rôle au cinéma), comédien et musicien au chômage qui décide de fonder un ensemble vocal pour fuir la misère. À la suite d'une petite annonce pour recruter ses futurs associés, il fait la rencontre de Robert Biberti (Ben Becker), qui lui présente d'autres chanteurs, Roman (Heini Ferch), Erich (Heinrich Schafmeister), Ari (Max Tidof) ainsi qu'Erwin (Kai Wiesinger), le pianiste du groupe. Après des débuts difficiles, autant



The Comedian Harmonists.

à la recherche d'un style de cohésion et de discipline (pas toujours facile de répéter dans un bordell!), ils réussissent à s'imposer et à conquérir le cœur d'une Allemagne économiquement affaiblie et de plus en plus ouvertement antisémite avec l'arrivée d'Hitler au pouvoir. Grisés par le succès, distraits par leurs affaires de cœur — le timide Harry souhaite conquérir la jolie Erna (Meret Becker), qui elle finit par succomber au charme de l'indiscipliné, mais 100% aryen, Robert —, ils minimisent les incidents et les interdits portant le sceau du national-socialisme. Après un passage triomphal aux États-Unis en 1934, leur retour au bercail se transformera en chant du cygne.

Si *The Harmonists* a pu alléger quelque peu la mauvaise conscience allemande, Vilmaier fait preuve d'un académisme parfois pesant dans cette évocation de la carrière de ce chœur pas comme les autres. Alors que Steven Spielberg et Roberto Benigni ont su injecter poésie, souffle et humour en prenant comme sujet la période la plus cinématographiquement usée du XX^e siècle, Vilmaier ne fait que suivre les traces de tous ceux qui l'ont abordée, avec un respect qui confine parfois à l'ennui. Sans être à proprement parler une comédie musicale —

le film n'en possède guère le rythme, l'élégance ou la naïveté —, les chansons viennent dynamiser un récit linéaire et prévisible, le scénariste Klaus Richter s'appliquant à isoler scrupuleusement les faits marquants du destin tragique de ces artistes tolérants et bons vivants, nés dans le mauvais pays au mauvais moment.

Alors que les ravages du nazisme ne cessent d'être scrutés à la loupe, et *The Harmonists* n'échappe pas aux diktats du «genre», l'influence déterminante de la culture américaine en sol européen, bien avant le débarquement de Normandie, ne fait l'objet d'aucun questionnement.

Ces Mozart assassins ont ébloui leurs contemporains, mais ils doivent une partie de leur succès aux audaces de Duke Ellington ainsi qu'à d'autres musiciens et chanteurs afro-américains. Joseph Vilmaier ne soulève que trop rarement la douce ironie d'une Allemagne fermée sur elle-même et arrogante idolâtrant un groupe puisant une partie de son inspiration dans une culture et une musique qui n'ont pas grand-chose d'aryen... C'est ce qui aurait peut-être permis à *The Harmonists* de dépasser la biographie filmée et au cinéaste de battre la mesure d'une manière plus inspirée.

PROCLAMÉ MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE!

Récompensé de 8 PRIX GÉNIE et de 9 PRIX JUTRA

GRETA SCACCHI SYLVIA CHANG COLM FEORE SAMUEL L. JACKSON

LE VIOLON ROUGE

Un film de François Girard

À L'AFFICHE!

MAINTENANT À L'AFFICHE AU FAMOUS PLAYERS PARISIEN

CINÉMA JOLLETTE

CINÉMA ST-HYACINTHE

CINÉMA BIEMANS SHAWINIGAN

SON DIGITAL

secret défense

mise en scène JACQUES RIVETTE

« Cela fait longtemps que Rivette n'était parvenu à mêler aussi brillamment abandon et précision. »

— Pierre Murat, Télérama

À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ

CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DES JARDINS

tous les jours: 1:30 - 5:00 - 8:30

20 au 24 MAI

INTERNATIONAL FESTIVAL MUSIQUE ACTUELLE VICTORIAVILLE

JEUDI 20 mai 22H00
FATIMA MIRANDA
« DIAPASSION »

VENREDI 21 mai 20H00
MILFORD GRAVES
JOHN ZORN

SAMEDI 22 mai 20H00
IVA BITTOVÁ
VLADIMIR VÁCLAVEK

DIMANCHE 23 mai 22H00
PETER BRÖTZMANN
TENTET

LUNDI 24 mai 20H30
CHRISTIAN MARCLAY
THURSTON MOORE
LEE RANALDO

16ième

1-800-361-4595
1-514-790-1245

INFORMATIONS, PASSEPORTS & FORFAIT
Tél: 819-752-7912 Fax: 819-758-4370
fimav@cdcbf.qc.ca
www.cdcbf.qc.ca/FIMAV

TRACY FLIOR FOR PRESIDENT SIGN UP FOR TOMORROW TODAY!

Reese Witherspoon.

Miou Miou

Carmen Maura

elles

la vie sexuelle et amoureuse de cinq femmes

Marisa Berenson

Guesch Patti

et Marthe Keller

À L'AFFICHE!

1.30

Une grande voiture.

PASSAT

Un petit prix. **379 \$** PAR MOIS*

LOCATION 36 MOIS PASSAT GLS 99

TRANSPORT ET PRÉPARATION INCLUS

* L'offre s'applique à une Passat GLS 1999, 5 vitesses, neuve. Photo à titre indicatif seulement. Versement initial de 2 875 \$ ou échange équivalent. Dépôt de garantie de 430 \$ requis à la transaction. Immatriculation, assurances et taxes en sus. Frais de 0,10 \$ du km additionnel après 60 000 km. Sujet à l'approbation de crédit de Crédit VW Canada, Inc. Offre valide pour un temps limité. L'offre ne s'applique qu'aux particuliers et que pour un usage personnel et non commercial. Les stocks peuvent varier d'un concessionnaire à l'autre. Chez les concessionnaires participants.

Êtes-vous fait pour Volkswagen?

1 888 ROULE VW ou VW.COM

LES CONCESSIONNAIRES VOLKSWAGEN

LES ARTS

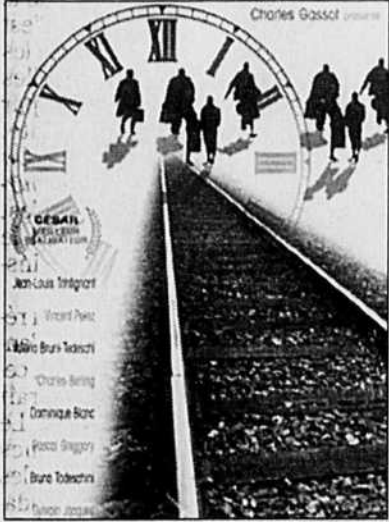
VITRINE DE LA VIDÉO

L'urgence et la fureur de dire

MARTIN BILODEAU

CEUX QUI M'AIMENT
PRENDRONT LE TRAIN

★★★ 1/2



Patrice Chéreau (*L'Homme blessé*, *La Reine Margot*) a tissé au fil des ans une œuvre cinématographique intense et singulière, qui fait appel aux artifices du théâtre, son premier lieu de création, pour sculpter des climats presque mystiques qui nous donnent l'impression d'être au carrefour de la réalité et du rêve éveillé. *Ceux qui m'aiment prendront le train* — qui n'a hélas pas gagné la faveur populaire des cinéphiles québécois au moment de sa sortie l'automne dernier — témoigne d'une véritable démarche d'auteur, avec ses excès et ses facilités, mais aussi sa fureur et son urgence de dire.

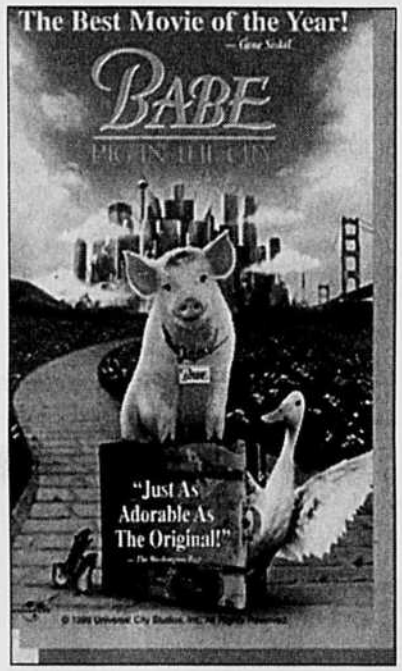
Le film se déploie en deux parties distinctes: la première, qui a pour théâtre une gare parisienne et le train, conduit à Limoges, où aura lieu l'enterrement de Jean-Baptiste Emmerich (Jean-Louis Trintignant), avec une faune bigarrée composée des parents, amis, amants et élèves du trépassé, interprétés notamment par Charles Berling, Pascal Greggory, Valeria Bruni-Tedeschi, de même que Dominique Blanc et Vincent Perez, tous deux récompensés aux César. La tension entre les endeuillés s'installe, les allégeances et les affections se révèlent, réunissant finalement autour de la tombe une foule d'hommes et de femmes, gais et hétéros, androgynes ou virils, renvoyés dos à dos par le souvenir de cet être trouble et troublant à qui ils sont venus faire un dernier adieu.

Succède à cette première partie, linéaire et diurne, une seconde, chaotique et nocturne, campée dans la maison de Jean-Baptiste habitée (si non hantée) par le frère jumeau de celui-ci (Trintignant, encore), où ceux qui l'aimaient et ceux qu'il aimait se disputent affection et faveurs.

Ceux qui m'aiment... prolonge la démarche de Chéreau amorcée dans *L'Homme blessé*. Une démarche intelligente et brûlante, où sexualité et identité entrent en collision, où l'affection et le sexe se cherchent un espace commun pour s'épanouir. Sa superbe mise en scène, récompensée aux César, est agitée et fiévreuse, avec une caméra indiscrète qui s'agite et bouscule, traduisant le mal de vivre des personnages, si seuls malgré leur attroupement, incapables de réfléchir sur leur propre sort, s'en remettant à l'instinct pour survivre. Puis, à l'heure où revient le jour, transformant le deuil en libération.

BABE: PIG IN THE CITY
★★★

Quel bonheur de voir la suite d'un film respecter jusque dans les moindres détails l'intelligence, l'esprit et la finesse du modèle. C'est le sentiment qu'on éprouve à la vue de *Babe: Pig in the City*, pour lequel le réalisateur-scénariste-producteur George Miller (*Mad Max*, *Lorenzo's Oil*) a à nouveau réuni l'équipe d'artistes qui a fait le succès de *Babe*, ce délicieux conte qui prenait fin avec



la victoire du rose petit cochon dans une compétition nationale de chiens bergers. La suite reprend là où le premier film nous avait laissés, pour nous entraîner du coup en Amérique, où Babe est invité à faire valoir ses talents. Or l'animal se retrouve dans un monde urbain angoissant, peuplé d'animaux qui dominent, qui dominés, auxquels il réchauffera le cœur. Outre quelques accrocs dans le scénario, la superbe direction artistique et les personnages savoureux (les chimpanzés sont remarquablement émouvants) sont les accessoires d'une réflexion sensible et universelle sur la hiérarchie sociale et l'intolérance raciale. Du grand cinéma pour tous, malgré une réputation violente que lui ont fait les parents américains, qui voudraient voir leurs enfants grandir sous une cloche de verre.

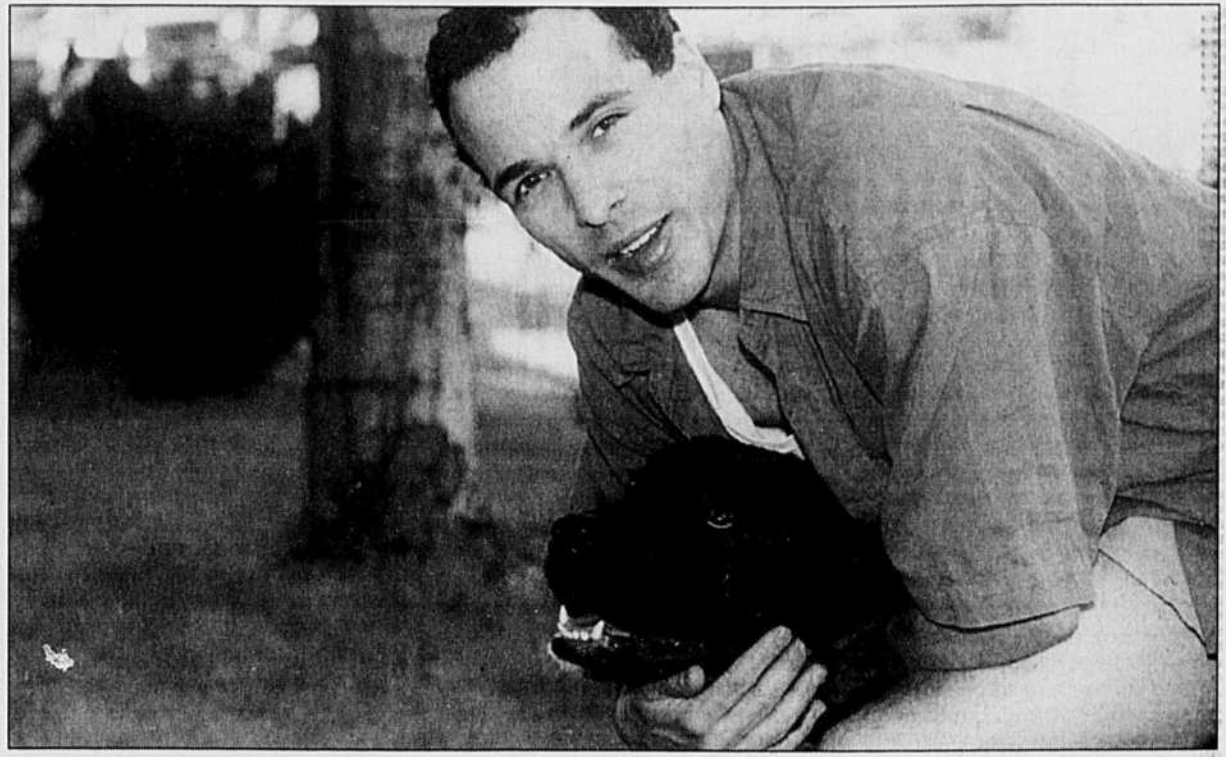
AT FIRST SIGHT
(À PREMIÈRE VUE)

Partant d'un récit de l'écrivain-neurologue Oliver Sacks, dans lequel celui-ci raconte le retour parmi les voyants d'un homme aveugle depuis sa très jeune enfance, Irwin Winkler (*Guilty by Suspicion*, *The Net*) a réalisé un drame sentimental conventionnel, qui aurait eu avantage à épouser le regard fracturé du héros (Val Kilmer), incapable de comprendre son environnement, au lieu de dévaler la pente sentimentale, avec pour locomotive une Mira Sorvino pétillante en architecte amoureuse. Un film gentil et quelconque, arrosé d'une musique sirupeuse indigne de Mark Isham.

STEPMOM (LA BLONDE DE MON PÈRE)

Parti d'un scénario constitué d'une suite imperturbable de scènes qui se répètent ad nauseam sans même se préoccuper de la gestion d'un quelconque crescendo dramatique, Chris Columbus (*Home Alone*) nous propose un divertissement fait sur mesure pour une tranche d'auditoire dont on abuse les larmes et l'intelligence, dans lequel la mère et la belle-mère de deux enfants se disputent leur affection. Un film à ficelles, aseptisé, redondant, par ailleurs incapable de tirer avantage de ses deux stars (Julia Roberts et Susan Sarandon), constamment renvoyées dos-à-dos pour mieux briller en solo.

THÉÂTRE



Michel Laprise et son chien Biscuit.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le jeu du mensonge

Après *Fenêtre sur qui?*, *Tonalités* et *Masculin/féminin*, l'auteur-metteur en scène Michel Laprise propose *L'Ombre d'un doute*. La vie mensongère d'un aveugle berné par ses proches comme métaphore de notre monde surchargé d'images manipulées.

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

Le metteur en scène Michel Laprise se s'est pointé au rendez-vous avec Biscuit, qui aurait pu jouer dans son prochain spectacle. Biscuit est assez courte sur pattes. Elle a du poil au menton, une longue queue, de l'écume à la gueule. Et c'est très bien ainsi, puisque Biscuit est une chienne-guide en formation dont Laprise a accepté la garde pour un an.

Normalement, l'entrevue aurait d'ailleurs dû se dérouler dans une pièce obscure, dans «ces ténèbres que contemple l'aveugle» dont parlait Shakespeare. Avant moi, quelques autres préposés à la plouge ont eu droit à l'expérience justifiée par le fait que le nouveau show de la compagnie Théâtre Pluriel, *L'Ombre d'un doute*, traite d'un vieil homme (Gabriel Gascón) récemment frappé de cécité. Les premières minutes se dérouleront même dans le noir total, imposé au Studio-Théâtre André-Pagé de l'École nationale de théâtre du Canada (ENTC), rue Saint-Denis, à Montréal.

Comme il faisait encore très beau mercredi, le directeur-tuteur a offert de converser à l'extérieur, en pleine lumière. Biscuit n'a pas rechigné: elle sera chien-guide mais n'aime pas jouer à l'aveugle pour autant. Elle a même profité de la petite sortie pour filer à l'anglaise et dévorer le livre d'une étu-

diane de l'ENTC. Les crypto-vedettes sont d'un sans-gêne...

«Je n'ai pas le droit de laisser toute seule plus de quatre heures de suite», a expliqué Laprise avant de passer aux choses plus sérieuses. «Biscuit est devenue une sorte de mascotte du nouveau spectacle.»

L'Ombre d'un doute débute mardi et se poursuit jusqu'au 2 juin. Le directeur artistique de Théâtre Pluriel ne cache pas qu'il mise beaucoup sur ces représentations, sur tout sur celles en marge du Festival de théâtre des Amériques, que pourront donc voir quelques gros bonnets étrangers. «Je rentre chez moi à minuit et je travaille quelques heures encore, parce que c'est une année charnière et capitale pour la compagnie.»

Des strates de sens

Théâtre Pluriel a déjà présenté trois spectacles à Montréal. La déconstruction des codes théâtraux est la marque de commerce de cette belle mécanique expressive. Son tout premier show, *Fenêtre sur qui?*, présenté par des finissants de l'ENTC à l'été 1991, proposait une sorte d'à-propos du classique *Rear Window* d'Hitchcock. Une expérience éclatée où le public, muni de jumelles, était constamment sollicité par deux scènes, celle de la cour de l'ENTC et celle des fenêtres d'appartements voisins. La seconde production, *Tonalités* (1995), poursuivait l'expérience dichotomique en présentant deux pièces simultanément, dans deux théâtres différents. Cette fois, les spectateurs étaient munis d'un téléphone pour suivre les conversations entre les protagonistes des deux scènes. L'an dernier, avec *Masculin/féminin*, la logique binaire a divisé la salle en deux, un rideau noir séparant les spectatrices des spectateurs, réflexion sur ce qui unit et sépare le couple éternel.

«Avec mes premiers spectacles, j'ai voulu réfléchir sur les contraintes du réalisme, explique Laprise. Mais là, j'ai décidé de prendre une distance franche avec ce que j'ai fait auparavant. *L'Ombre d'un doute* est écrit en français international alors que d'autres pièces faisaient plus de place au québécois. La salle est à l'italienne, ce qui devrait faciliter la tournée à l'étranger, si on obtient des offres. L'action se déroule en un seul lieu, mais un lieu qui prend un sens différent en fonction des personnages qui l'habitent.»

Les dix premières minutes de ce nouveau spectacle se déroulent dans le noir, pendant que des voix décrivent l'univers dans lequel vit supposément l'aveugle Hector depuis trois ans. Quand la lumière se fait, quand des projections et les huit autres comédiens entrent en jeu, la pièce embraye sur le thème de la fiction et de la réalité, du réel et du virtuel, du monde tel qu'il est, tel qu'on nous le présente, tel qu'on se l'imagine. «Je voulais un personnage central obligé de faire confiance aux autres qui peuvent le manipuler, transformer sa réalité, son environnement ou l'image qu'il s'en fait. Le pou-

voir sur les images est une des dernières formes de pouvoir de notre époque. Cette pièce est une métaphore du monde moderne, où le surplus d'information, la manipulation de l'information ne permettent plus de distinguer le vrai du faux. Les couvertures de magazine sont trafiquées électroniquement pour allonger les bras des mannequins ou faire disparaître des rides. On peut suivre la guerre en Europe en direct, mais comment peut-on savoir ce qui se passe vraiment sur le terrain, au Kosovo?»

Les strates de questionnements se superposent. La pièce, dont le metteur en scène refuse de révéler le contenu plus en détail, permettrait aussi bien d'interroger le mensonge du théâtre que la construction plurielle de la vérité par juxtaposition des points de vue ou l'idéologie envahissante de la victime dans notre monde. «L'état de victime est confortable puisqu'il permet de se déresponsabiliser totalement», dit le créateur, qui établit alors des liens avec la situation politique du Québec. «Nous cherchons toujours des responsables pour nos propres faiblesses. Les anglophones ont été rendus coupables de notre pauvreté économique, culturelle, linguistique. Après on a entendu dire que c'était aussi la faute des immigrants. Il faudrait peut-être se regarder en face de temps en temps.»

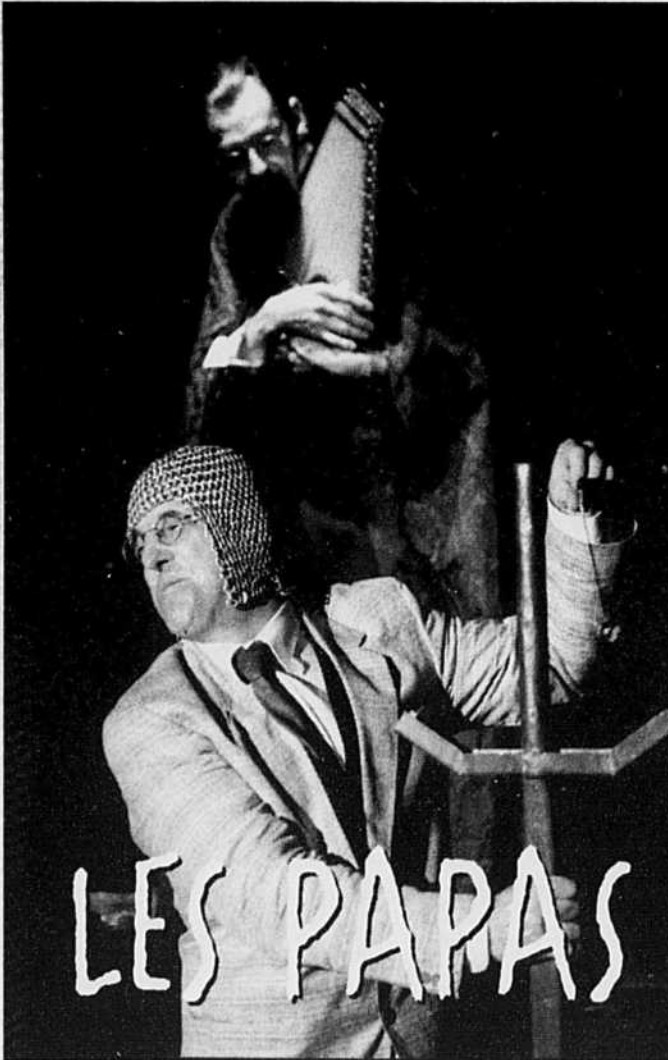
Michel Laprise arrive à ratisser aussi large à partir de simples anecdotes personnelles, pour ainsi dire par induction. «Je ne me lève pas un matin en me disant, tiens, je vais écrire une fable sur la situation sociopolitique au Québec.» L'idée de base de *Fenêtre sur qui?* a germé tout d'un coup, alors qu'il effectuait des pirouettes et des cabrioles dans une salle d'exercice de l'ENTC ouverte sur les maisons voisines. *L'Ombre d'un doute* dérive un peu du souvenir d'une handicapée visuelle rencontrée à Londres, où le comédien a étudié. «J'ai vécu chez cette dame très gentille pendant quelques mois et je me suis rendu compte que bien des gens lui mentaient. La femme de ménage ne faisait pas son travail mais encaissait le chèque chaque semaine. J'ai aussi été inspiré par la simple présence du mensonge autour de moi.» Il raconte aussi qu'une de ses profs britanniques avait découvert que son amoureux depuis 18 ans vivait une double existence, avec femme et enfant s'il vous plaît.

Ce qui débouche toujours sur du théâtre expérimental à souhait, cherchant à repousser, même de façon infime, les limites de la discipline. «Je crois que tout théâtre qui se respecte doit chercher à affirmer la spécificité de cet art», juge alors le metteur en scène, qui dit apprécier les recherches de Robert Lepage. «J'aime l'invention pour elle-même au théâtre.»

L'Ombre d'un doute marque d'ailleurs pour lui «le début d'un nouveau cycle vers une théâtralité plus affirmée». Et si l'argent le permet, ses nouveaux projets utiliseront encore plus les nouvelles technologies. «Le réalisme, c'est l'esthétique des pauvres», tranche-t-il.

Théâtre Pluriel reçoit des subventions ponctuelles, de création en création. *L'Ombre d'un doute* va coûter moins de 100 000 \$, des pinottes puisque la scène utilise un appareillage coûteux, emprunté ci et là. Et Michel Laprise espère multiplier ses moyens de création d'ici sa production de 2001, qui proposera une sorte de dérive à partir d'*Hamlet*. «On doit constamment trouver du fric et on s'arrange avec cette contrainte, mais je ne suis pas certain que la population ait conscience de ce que le financement par l'entreprise privée a comme conséquences esthétiques», explique le directeur de troupe.

Il cite ensuite quelques anecdotes révélatrices liées au prince shakespearien. Il y a quelques années, la responsable des commandites aurait demandé à un comédien si l'auteur d'*Hamlet* était Québécois. Plus récemment, la secrétaire d'une grande école d'enseignement du théâtre lui aurait demandé si Hamlet s'écrivait bien avec un H. «Ce genre d'histoire me désole. Mais pour moi, c'est encore extraordinaire de pouvoir créer au théâtre, de pouvoir créer en gang, avec des amis, des gens de talent, dévoués, souvent payés trois fois rien.» Une vie de chien, quoi, avec tout de même quelques bons biscuits à croquer...



Dans le cadre de la
Semaine de la Communauté française de Belgique
(Wallonie-Bruxelles)

La Maison Théâtre présente

LES PAPAS

Une coproduction du Théâtre de Quartier (Montréal) et du Théâtre de Galafronie (Bruxelles)

Texte : Jean Debeve, Louis-Dominique Lavigne et Didier de Neck
Mise en scène : Didier de Neck
Paroles et musique des chansons : Jean Debeve et Louis-Dominique Lavigne
Scénographie : Guy Carboneille et Didier de Neck

Costumes et accessoires : Natacha Belova
Éclairages : Guy Carboneille
Direction technique : Diane Fortin
Régie : Jean Desmarais et Richard Larouche
Distribution : Jean Debeve et Louis-Dominique Lavigne

âge minimum recommandé
7
ans et plus

du 6 au 9 mai 1999

Supplémentaire dimanche à 13 h

Billets en vente
(514) 288-7211

245, rue Ontario Est
Métro Berni-UQAM 514 790 1245
Métro Sherbrooke 1 800 361 4595

ALCAN
Hydro Québec
BANQUE NATIONALE
LE DEVOIR
TVR

Abonnement 1999-2000 Venez vous voir ! (514) 282-3900



théâtre d'ici théâtre de maintenant
Théâtre d'Aujourd'hui



Willy Protogoras enfermé dans les toilettes
de Wajdi Mouawad
Théâtre Ô Parleur

24 poses (portraits)
de Serge Boucher
Mise en scène René Richard Cyr
LES ARTS
du Maurier

Jacynthe, de Laval
de René Gingras
Mise en scène Yves Desjardins
CENTRE NATIONAL DES ARTS
NATIONAL ARTS CENTRE
BANQUE
CIBC

Les Vieux ne courent pas les rues
de Jean-Pierre Boucher
Mise en scène André Brassard
BANQUE NATIONALE

Exils
de Philippe Soldevilla,
Robert Bellefeuille et Marcia Babineau
Théâtre de la Vieille 17
théâtre l'Escaouette
Théâtre Sortie de Secours

Avec 46 artistes sur scène : Marcel Aymar, Catherine Bégin, Sylvain Bélanger, Robert Bellefeuille, Éric Bernier, Valérie Blais, David Boutin, Manon Brunelle, Ginette Chevalier, Marthe Choquette, Pierre Collin, Pascal Contamine, Patrice Coquereau, Louise Danis, Nadia Drouin, Hugo Dubé, Chantal Dumoulin, Michel Forget, Claude Gai, Denis Gravenaux, Maude Guérin, Stéphane Jacques, Philippe Lambert, Steve Laplante, Annie LaRoche, Franca LaRochelle, Denis Lavallou, Anne-Catherine Lebeau, Marc Legault, Roger Lévesque, Macha Limonchik, Diane Losier, Didier Lucien, Monique Mercure, Miro, Wajdi Mouawad, Mireille Naggar, Huguette Oligny, Gilles Pelletier, Marc-André Piché, Adèle Reinhardt, Anka Rouleau, Éloi Savoie, Catherine Séguin, Janine Sutto, Guylaine Tremblay.

LES ARTS

INDUSTRIE



Mick Jagger

Pierres au foie

SYLVAIN CORMIER

On ne croyait pas cela possible. On avait depuis toujours en tête l'image d'un Mick Jagger centenaire, sac à digestion dans une main, micro dans l'autre, couche d'incontinence en cuir noir collée à l'arrière-train, rééditant (*I Can't Get No*) Satisfaction pour un auditoire de préposés aux bénéficiaires pendant que Keith Richards jouerait au lasso avec un soluté plein de Jack Daniel's entre deux parties de poche. On se disait: envers et contre tout, les Stones continueront à faire leur rock'n'blues. Et pourtant, voilà qu'en entrevue au magazine britannique *Mojo*, livraison de mai, Mick-les-babines se rend à l'évidence que tout a une fin. Même les Rolling. «Tu en viens à un point où tu te dis: eh! bien, c'est assez.» L'aveu survient alors que la vente de billets pour les spectacles du groupe en Angleterre stagne autour de la dizaine de milliers de communions et que le dernier album (*No Security*, témoin d'office de la précédente tournée) patauge sous les 20 000 exemplaires (moins de 225 000 unités disséminées dans toute l'Amérique!). Jagger admet derechef n'avoir écouté *No Security* que deux fois. «Je le joue sur scène tous les soirs», offre-t-il pour toute justification. Le désistement des fans britanniques n'est probablement pas étranger à l'annulation cavalière des spectacles prévus l'an dernier. Nos héros, mécontents du nouveau taux de taxation imposé par le gouvernement Blair, avaient en effet décidé de se faire porter pâles, non sans avoir empoché les millions en intérêts courus entre le moment de la vente des billets et leur remboursement. Disgracieuse manœuvre qui, de l'avis général, pue le beurre rance. Et l'argent du beurre rance. Décevant.

Ma Première PdA d'antan

Le concours Ma première Place des Arts, cinquième du nom, présentait lundi sa finale «interprètes» au studio-théâtre de la PdA, encore et toujours promu par la Société pour l'avancement de la chanson d'expression française, dorénavant menée par l'attachant Daniel Guérard. Je l'avoue à mon grand dépit, en tant que fidèle de la première heure: cette soirée-là fut l'une de mes plus terriblement longues en neuf ans de couverture des variétés. Longue comme chaque chanson du premier finaliste, ce jeune Martin Lacasse déjà si vieux chanteur, si désireux d'être Bruno Pelletier à la place de Sylvain Cossette (ou est-ce le contraire?). Longue comme la pathétique lettre lue par Louis-Philippe Hébert à feu Danielle Messia en intro à l'énième version de *Je t'écris de la main gauche*. Longue comme le nouvelageux et positiviste couplet *J'avance* proféré par Maryse Lapière. Pénible.

De fait, seule Sarah Bédard me semblait digne d'accéder à une finale de concours, et encore, l'intense chanteuse vivait elle aussi un bien mauvais soir, très à côté de ses pompes. Des quatre semaines offiées au jury chaque année, de cette finale et des précédentes, je ne pouvais que constater ceci: le concours Ma première Place des Arts, au lieu d'être le creuset d'une chanson québécoise fraîche, devient peu à peu le dernier refuge des vétérans chansonniers en mal de Deux-Pierrots et de chanteurs-chanteuses vieillissantes avant l'heure.

Que ces finalistes-là finissent par faire carrière n'est pas exclu: Lacasse pourrait être le Gringoire de la douzième distribution de *Notre-Dame de Paris*, Hébert le Garou, Lapière l'ingénue. Bédard ferait une honnête serveuse automate dans le trentième *Starmania*. Je le leur souhaite. Cela dit, cherche-t-on des remplaçants ou des inclassables? Le réconfort ou l'étonnement? En cinq ans de concours, seuls Nicola Cicco-

ne et Mario Peluso se sont véritablement démarqués, rayon originalité. C'est peu. C'est peut-être normal. Une Mara Tremblay aurait sans doute été recalée au concours Ma première PdA, un Mononc' Serge, un Fred Fortin, un Jérôme Minière aussi. Trop bibites à poil. Peut-être est-ce le propre des concours de chanson de ne pas attirer ceux qui débordent du moule. Peut-être les concours de chanson sont-ils confinés à ceux qui, justement, courent les concours. Peut-être que l'idée même de concourir éloigne les artistes les plus intéressants.

On y retourne quand même lundi pour la finale «auteur-compositeur-interprète» qui propose Martin Robichaud, Bibiane Martin, Bergevin et Jacques Brunet. On ne sait jamais.

Refaites-le-me-le

Entre hommage et radotage, il est dit que toutes les chansons à succès des décennies fastes de la pop américaine (de 1955 à 1975, en gros) seront déterrées, ravivées, rafistolées ou magnifiées. Ainsi attend-on incessamment dans les présentoirs la bande sonore d'*Austin Powers: The Spy Who Shagged Me*, suite obligatoire du film parodico-nostalgique d'il y a deux ans. R.E.M., nous apprend le bulletin spécialisé *Ice*, se fera la *Draggin' The Line* de Tommy James et ses Shondells, Scott Weiland rééditera le *Time Of The Season* des Zombies et l'indécrottable Lenny Kravitz se frotera à l'*American Woman* des Guess Who. Êtes-vous excités? Moi non plus. Sachez par ailleurs que des poupées (on dit «action figures» pour faire moins Ken) à l'effigie d'Austin Powers et Doctor Evil sévront bientôt dans un Toys 'R Us près de chez vous. Avec du vrai poil synthétique sur l'estomac d'Austin: on n'arrête pas le progrès.

BURY THE HATCHET

Cranberries
Island

Stagnant. Facile. Redondant. Voyez comme on attaque les atacas, voyez comme on est sévère avec ce quatrième disque des Cranberries. C'est pas seulement moi qui le dis, c'est la plupart des confrères aussi. Les Cranberries piétinent, donc déclinent: c'est l'avis général. Pourtant, pas plus tard que la semaine dernière, je chantais les louanges du dernier Tom Petty & The Heartbreakers (*Echo*), justement parce que Tom Petty n'y fait que du Tom Petty. Et là, parce que les Cranberries pataugent dans leur propre jus de canneberges, on jette. Pourquoi? Parce qu'il faut bien séparer les plats de résistance des amuse-gueules. Parce que Tom Petty approfondit là où les Cranberries se plagient eux-mêmes. Parce que le folk-rock byrdien de Petty a de l'épaisseur alors que la pop des Cranberries se révèle plus mince qu'un crème de gâteau. Parce que du Petty, c'est presque toujours bon, alors que du Cranberries, au mieux, au début, c'était joli. Bon à prendre le temps d'écouter vingt mille fois *Zombie* et *Linger*, et puis c'est tout. Du Partridge Family irlandais à sauce alternative, rien de plus.

Voyez ce *Bury The Hatchet*, qui prête d'autant plus flanc qu'il nous arrive après un long hiatus de trois ans au cours duquel le groupe a vécu et réglé divers problèmes de régie interne. Ce qui aurait dû être l'album du second souffle s'époumone au premier refrain d'*Animal Instinct*. On voit venir les mélodies à des kilomètres: celle de *Saving Grace*, par exemple, est directement décantée de la ballade *Everything I Own*, succès du groupe Bread en 1972. Indulgente à l'extrême, Dolores la douloureuse semble baser tout son art sur la répétition, achevant toutes les chansons

par une phrase-mantra martelée *ad infinitum*. Dans mon livre, cela renvoie à la clause facilité: une fois le propos épuisé, dame O'Riordan s'en remet systématiquement à sa drôle de sa voix et s'écoute chanter. Eh! bien, il se trouve qu'avant la fin, on se lasse. Et on en arrive au décret final: les Cranberries, malgré leurs 28 millions d'albums vendus, s'avèrent un simple avatar pop des années 90.

Sylvain Cormier

THREE CHORDS AND THE TRUTH

Sara Evans
RCA/BMG

Le titre dit tout: trois accords et la vérité suffisent. Entendez: le country and western n'est pas le jazz fusion. Plus c'est fondamental, plus c'est mieux. Si, de surcroît, vous avez une chanteuse qui a des inflexions et un timbre grave à la Patsy Cline, un réalisateur qui comprend le country and western traditionnel comme Pete Anderson (l'habituel complice de Dwight Yoakam), z'êtes sérieusement en voiture. Ce disque de pure essence Nashville fin *fifties* début *sixties* — j'en contresigne le papier d'authenticité — enfonce les Shania Twain, LeAnn Rimes et autres princesses du nouveau country jusqu'au fond de la mine la plus désaffectée du Nouveau-Mexique. Pétri de bonne guitare qui fait *twang* dans les oreilles, farci de pedal steel sans peur et sans reproche, *Three Chords And The Truth* pince toutes les bonnes cordes. La reprise de la ballade *Imagine That* de Justin Tubb (millésimée 1962) ne pourrait être mieux rendue, grand orchestre et guitare céleste frappant aux endroits où ça fait le plus mal. *Shame About That* ne pourrait mieux intégrer les triplets à la Buddy Holly au contexte country. *I've Got A Tiger By The Tail*, classique du Bakersfield country ma-



nière Buck Owens, ne saurait rebondir avec plus saine vivacité. Sans contredit mon album de route du printemps. Dans le lecteur de l'auto, peu importe la destination, ce disque emprunte le meilleur chemin.

S. C.

EN SCÈNES
ENREGISTREMENTS INÉDITS

Jacques Brel
Barclay (PolyGram)

Brel en spectacle au théâtre municipal de Lausanne en 1960? Au Palais de Beaulieu à Lausanne en 1966? Au Kurhaus de Scheveningen, aux Pays-Bas, en 1961? A la Kleiner Sessaal de la WDR à Cologne, en Allemagne? S'il s'agissait de Dylan ou du Grateful Dead, on aurait tout ça depuis longtemps en bootlegs: les bandes magnétiques voyagent beaucoup dans le grand petit monde du rock. Au plat

pays de la chanson française, cela se passe autrement: la Fondation internationale Jacques Brel veille au grain, de la même façon que la fondation Hergé régit étroitement la vente de produits dérivés de la bande dessinée. Pour Brel, les enregistrements inédits ne font donc surface qu'officiellement et au compte-gouttes, selon le bon vouloir des ayants-droit. D'ou cet album, paru l'an dernier en France pour coïncider avec l'anniversaire de la mort du chansonnier, enfin disponible en presse canadienne. On a ainsi daigné mettre à la disposition du public un échantillonnage de ces spectacles de sources diverses, les résumant en une sorte de récital composite, alors que les pirates auraient donné les soirs entiers malgré les répétitions (ce que le vrai fan veut, c'est-à-dire tout). C'est mieux que rien, d'autant plus que les versions ne sont pas toujours celles que l'on attend: *Le Plat Pays*, par exemple, récitée plutôt que chantée, vaut certes le détour. Pour le reste, *On n'oublie rien*, *Les Bonbons*, *Les Bourgeois*, *Madeleine* et compagnie, c'est du Brel: suant, épuisant, vital, tuant, le don total de l'homme à chaque instant. Achetez sans réserve.

Il n'y a bien sûr rien là-dessus du récital de Brel à l'Outremont, tel qu'enregistré par Radio-Canada en 1964, celui où il chante à ce qu'il paraît quelques chansons québécoises. Le ruban existe, je l'ai tenu dans mes mains. Lesquelles, comme toutes les autres mains, sont liées par la fondation. Il y a des bootlegs qui se perdent.

S. C.

EN COLLABORATION AVEC
BANQUE NATIONALE Inter Canadien

théâtre du rideau vert

CRÉATION!

Le Tintamarre

ANTONINE MAILLET
MISE EN SCÈNE: GUILLERMO DE ANDREA

Du 20 avril au 15 mai 1999

VIOLA LÉGER
JANINE SUTTO
EDITH BUTLER
DENISE BOUCHARD
DIANE LOSIER
LUC LEBLANC
PHILIPPE BEAULIEU
STÉPHAN CÔTÉ

RÉSERVATIONS: (514) 844-1793
www.rideauvert.qc.ca
SERVICE DE GARDERIE
LE SAMEDI ET LE DIMANCHE
EN MATINÉE,
SUR RÉSERVATION
SEULEMENT.

Supplémentaire
le 16 mai à 15 h

Omni TVR La Presse SPEXEL

FORAITS DISPONIBLES

F T A

FESTIVAL DE THÉÂTRE
DES AMÉRIQUES

DU 20 MAI
AU 6 JUIN 1999
8^e ÉDITION

Économisez jusqu'à 40%!
Dernière chance
aujourd'hui avant 18h!

CANADA
THE TRIAL OF KICKING BEAR
Mato Ska Productions
Une histoire vraie d'extinction d'un peuple, occultée par l'Histoire.
Du 20 au 23 mai
Monument-National

QUÉBEC
LES BACCHANTES
Pigeons International
Une célébration des bacchantes sans Bacchus.
Du 20 au 23 mai
Usine C

MALINA
Sibyllines
Autopsie d'une pulsion de mort.
Du 21 au 25 mai et
du 30 mai au 2 juin
Espace La Veillée

FRANCE
POUR UN OUI OU POUR UN NON
Théâtre national de la Colline
Compagnie Jacques Lassalle,
Pour Mémoire
Théâtre Vidy-Lausanne E.T.E.
Un petit miracle sarautien. Un régal d'intelligence et d'humour.
Du 21 au 25 mai
Monument-National

LA FERME DU GARET
Théâtre du Maraudeur
et ses coproducteurs
Voyage dans la mémoire
du reporter photographe
Raymond Depardon.
Du 23 au 26 mai
Théâtre Denise-Pelletier

ARGENTINE
MAQUINA HAMLET
El Periférico de Objetos
Conspiration scénique sur les aberrations de l'Histoire.
Du 26 au 29 mai
Usine C
En espagnol avec surtitres français et anglais

ÉTATS-UNIS
HOUSE/LIGHTS
The Wooster Group
Sorte de bordel virtuel équipé pour détourner les sens.
Du 27 au 31 mai
Espace G0

SUISSE
NOCES DE SANG
Teatro Malandro
Comédie de Genève
Théâtre Vidy-Lausanne E.T.E.
Transe festive, carnaval baroque.
Du 28 au 31 mai
Monument-National

QUÉBEC
RÉVES
Théâtre Ô Parleur
La toute dernière création de Wajdi Mouawad.
Du 2 au 6 juin
Agora de la danse

LES ARTS du Maurier

514-790-1245
1-800-361-4595
ADMISSION.COM

billetterie Articulée (514) 871-2224

ADMISSION

AUSTRALIE
THE URBAN DREAM CAPSULE
Du 21 mai au 4 juin
Vitrines de la Saie

INFO-FESTIVAL (514) 871-2224
www.fta.qc.ca

LES ARTS du Maurier

QUÉBEC
IWOUSKEA ET TAWISKARON
Ondinok
Inspiré du mythe de la création du monde huron-iroquois.
Du 1^{er} au 5 juin
Monument-National

CANADA
INSOMNIA
da da kamera
Un théâtre du nerf.
Du 3 au 6 juin
Espace libre

BEIGIQUE
IETS OP BACH
Les Ballets C. de la B./
Ensemble Explorations
Beauté violente, sensuelle,
d'une tendresse infinie.
Du 3 au 6 juin
Monument-National

QUÉBEC
LA RACCOURCIE
Théâtre Les gens d'en bas
Du 25 au 28 mai
Théâtre d'Aujourd'hui

LE MAHABHARATA
Compagnie des Indes Occidentales
Du 26 au 29 mai
Maison de la culture Frontenac

PITIÉ POUR LES VIEILLES
CHIENNES SALES
Le Groupe PVCS
Du 27 au 30 mai
Espace libre

HUMAN COLLISION/
ATOMIC REACTION
The Other Theatre
Du 27 au 30 mai
Théâtre La Chapelle

QUÉBEC / ONTARIO
EN FRANÇAIS COMME EN ANGLAIS, IT'S EASY TO CRITICIZE
«PME»
Du 28 au 31 mai
Maison de la culture Frontenac

QUÉBEC
LE SOLDAT DE BOIS
Théâtre de la Récidive
Du 31 mai au 3 juin
Théâtre d'Aujourd'hui

LES 4 RONDS SONT ALLUMÉS, CHANSONS PARODISIAQUES
Productions Nathalie Derome
Du 31 mai au 3 juin
La Licorne

THÉÂTRE
DENISE-PELLETIER

Saison 1999-2000
Le théâtre traverse les siècles au temps présent

FRED BARRY
Théâtre du temps neuf

Les Laurentides
Rimbaud, l'homme aux semelles de vent
Laguna Beach
Je suis un saumon
Ushuaia
Code 99
Les Enrobantes
Hosanna
Une veillée chez le Maréchal-Ferron
L'Homme assis suivi de Comme des chaises
Les Zurbains, série IV

Tit-Coq
de Gratien Gélinas
Mise en scène: Michel Monty

Le menteur
de Pierre Corneille
Mise en scène: Martin Faucher

Crime et Châtiment
de Fiodor Dostoïevski
Mise en scène: Igor Ovdadis
Une production d'Absolutthéâtre

Peines d'amour perdues
de William Shakespeare
Mise en scène: Manon Vallée

Abonnez-vous...
et épargnez de 25% à 50% sur le régulier!

Grand public	84 \$
Aîné	58 \$
Professeur	76 \$
Étudiant (temps plein)	53 \$
Sortez avec... votre ado!	112 \$ (2 pers.)

(514) 253-8974

Demandez notre brochure de saison
ou visitez notre site Internet (www.denise-pelletier.qc.ca)

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

Petites fleurs de mai

FRANÇOIS
TOUSIGNANTROSSINI - ARIAS
AND DUETSGioachino Rossini: Airs et duos
d'opéras tirés de Bianca E Fallie-ro, L'italiana In Algeri, La Cene-
rentola, Semiramide, Armida,
Otello et La Donna del Lago.
Vesselina Kasarova, mezzo-so-
prano; Juan Diego Flórez, ténor;
Chœur de la radio bavaroise, Or-
chestre de la radio de Munich.Dir.: Arthur Fagen. Durée: 64
minutes 48. BMG RCA Victor
Red Seal 7432-57131-2

I fut un temps pas si lointain où la musique de Rossini passait par un drôle d'hiver: on ne trouvait que fort peu de ténors assez forts pour tenir ses rôles imposants. Pire encore: cette voix si typique de Rossini (celle de sa femme pour qui il écrivit tant de rôles), qu'on appelle mezzo-soprano colorature, se faisait plus que rare. Or voici que, depuis une dizaine d'années, ce genre de voix commence à pleuvoir.

Un printemps rossinien fleurit. Cecilia Bartoli, Ewa Podlès, Jennifer Larmore et j'en passe sont parmi les fleurons de cette renaissance de Rossini. La dernière en date s'appelle Vesselina Kasarova. Elle est bulgare. Le monde du chant la connaît bien un peu. Celui de l'opéra, surtout en Europe, aussi. Après avoir offert des enregistrements consacrés à Mozart, Bellini et Berlioz, la voici qui se jette à l'eau avec son dernier disque consacré à des airs, duos et scènes de Rossini.

On a déjà tout entendu cela, je vous le concède. L'intérêt d'un disque de ce genre est de découvrir de nouvelles «personnalités» vocales. Curieusement, dans le cas qui nous intéresse, la star annoncée passe, à l'écoute de certains moments, au second plan. La vraie découverte, pour moi, est le jeune ténor péruvien Juan Diego Flórez qui l'accompagne. Quelle lumière! Du soleil en barre dans le gosier de cet héritier du Grand Inca. Quelle solidité technique, quel contrôle, quelle souplesse! Peut-on reprocher à un chanteur — un ténor rossinien de surcroît — d'être parfait? C'est au moins aussi impressionnant que les premiers enregistrements de Roswell Blake, ce phénomène vocal qui a tant électrisé il y a quelques temps. On regrette de ne pouvoir en entendre plus. Surtout, on comprend qu'il ait triomphé au festival de Pesaro, consacré aux opéras de Rossini. Et on attend un autre enregistrement de sa part.

Il faut maintenant revenir à notre nouvelle cantatrice, Vesselina Kasarova. Comme bien des critiques — il arrive que l'on s'entende malgré tout —, je lui reconnais un timbre absolument remarquable. Plus costaud que Bartoli, moins «gros» que Podlès ou Larmore. C'est juteux, charnu, mais toujours



clair et léger. Elle a encore le privilège de la jeunesse physique dans cette luminosité de la voix, cette fraîcheur qu'on qualifierait d'un peu candide si certains n'y voyaient pas de connotations péjoratives, un qualificatif qui colore d'ailleurs ses interprétations.

Là, on a une sorte d'intuition que cette cantatrice sait fort bien rendre le cynisme de Rossini en se moquant de la difficulté technique. Ce qui peut paraître lui manquer d'éclat, de brio, de cette extériorité boursoufflée dont on affuble ce répertoire, elle le transpose en froide exposition de fait. Chez Rossini, on s'enrage comme on se marre; elle le sait bien et le fait sentir. Rien n'est sérieux, surtout pas les airs sérieux. Alors, «on fait comme», laissant à ceux qui le peuvent comprendre le «deuxième degré»; cela semble son point de vue.

Voici donc un disque pour ceux qui aiment se questionner sur l'interprétation de Rossini, voire ceux qui n'apprécient pas spécialement ce compositeur: on entend une autre facette moins portée sur l'apparence. Si on surnage à la surface du chant de Kasarova, on risque d'être un peu déçu. Si on ose plonger, on devient au moins intrigué, sinon toujours convaincu. C'est déjà un très beau début.

WAGNER - BEETHOVEN

Ludwig van Beethoven: Symphonie n° 9 en ré mineur, op. 125, dans une transcription pour piano de Richard Wagner. Noriko Ogawa, piano; Yoshie Hida (soprano), Yuko Anazawa (alto), Makoto Sakurada (ténor), Chiyuki Urano (basse), chœur du Bach Collegium Japan. Dir.: Masaaki Suzuki. Durée: 66 minutes 42. BIS-CD-950

Au printemps de son existence, Richard Wagner — élevé dans une famille de théâtre — fit une découverte qui allait le faire se décider à devenir compositeur: la musique de Beethoven. Mieux que celle de Weber — il avait été, tout enfant, figurant dans le *Freischütz* du fondateur de l'opéra romantique allemand —, cette musique fut l'impulsion irrésistible qui lui fit vouloir devenir un compositeur au moins aussi grand que son modèle.

Pas facile, pourtant, d'écouter régulièrement des symphonies de Beethoven à cette époque: il n'y a pas encore de disques! Alors, pour les entendre ou se les jouer (car Wagner ne fut jamais bon déchiffreur au piano), il faut se les transcrire pour piano. Mieux encore, on renoue avec une vieille tradition d'apprentissage de la composition, celle qui consiste en la copie d'œuvres pour d'abord en conserver une copie chez soi, mais, en prime essentielle, pour mieux en assimiler toute l'essence, jusque dans les moindres détails. Le jeune admirateur termine donc, le jour de Pâques 1831 (il a 18 ans!), sa propre transcription du chef-d'œuvre beethovénien.

Cette transcription n'a donc rien à voir avec celle que Liszt a faite. Les choix des transpositeurs sont parfois assez différents, ce qui informe sur sa personnalité. Liszt aimait le panache et l'effet pianistique orchestral, Wagner avait le goût de la chose théâtrale. Que peut donc faire un interprète japonaise pour rendre la dense dimension de cette partition géniale réduite par un encore quasi adolescent?

Facile: elle y met toute son âme et recrée la passion que Wagner avait pour cette symphonie (qu'il réorchestrera d'ailleurs plus tard pour aller la diriger un peu partout, se sentant assez fort pour recomposer Beethoven). Ce n'est pas l'orchestre? Peu nous en chaut tant l'intensité est grande. On regrette quand même l'absence d'un certain monumentalisme, surtout dans le finale où dans les coups de timbales du scherzo, mais on se dit qu'on écoute cela pour l'expérience.

Une expérience amusante d'ailleurs, qui force à repenser certains aspects de la composition. On va moins vers l'extérieur pour se

concentrer sur le fond: qu'a choisi Wagner ici, et pourquoi? (Les plus fins versés dans l'œuvre du maître de la colline sacrée apprendront beaucoup à son sujet.) Pas de masse chorale imposante, pas de solistes spécialement exceptionnels; des interprètes qui font (très) bien ce qu'il faut faire, retrouvant même l'esprit un peu Hausmusik à l'origine de cette transcription. Une très belle rareté, pour wagnériens et curieux.

MOZART - ARGERICH - RABINOVICH

Wolfgang Amadeus Mozart: Concertos pour piano: n° 20 en ré mineur, K 466 (Martha Argerich, piano; Orchestre de Padova e del Veneto. Dir.: Alexandre Rabinovitch), n° 19 en fa majeur (Alexandre Rabinovitch, piano et direction de l'Orchestre de Padova e del Veneto), et pour deux pianos en mi bémol; majeur, K 365 (361a) (Marta Argerich et Alexandre Rabinovitch, piano, Orchestre de chambre wuttembourgeois Heilbronn. Dir.: Jörg Faerber). Durée: 79 minutes 31. Teldec 4509-98407-2

Titre de disque étonnant: Argerich et Mozart! Orchestre médiocre, très médiocre, chef mal à l'aise. Pianiste (excusez-moi de me répéter) géniale. L'interprétation qu'elle donne au piano du célèbre ré mineur K 466 est tout aussi bouleversante que ce qu'elle arrive à accomplir chez Prokofiev, Ravel ou Tchaïkovski. On n'achète ce disque que pour cela tant son comparse Rabinovitch pâlit à côté d'elle.

Revenons donc alors au concerto en ré mineur. Quelle densité dans la pensée de Mozart, quel souffle dramatique! Surtout, quelle complexité dans l'écriture: on a l'impression, après avoir entendu cette version, que tant de choses ont été gommées, même par les plus grands, qu'on redécouvre une œuvre. Mieux (ou pire, selon le point de vue): on sent qu'on n'a jamais entendu ce concerto auparavant.

Alors, on excuse le reste du disque, le prenant comme on prend des tranches de concerts; il y a parfois de très bons soirs, d'autres sorties sont plus ordinaires.

dans la série PASSION JEUNESSE
du Centre Pierre-Péladeau

le samedi
15 mai
à 13 h 30

l'histoire du
petit tailleur

8 musiciens et un illustrateur sur scène

OPUS
1998

PRODUCTION
DE L'ANNÉE
JEUNE PUBLIC

une fabuleuse
aventure racontée
par JACQUES PIPERNI au fil
de la musique, des mots et...
de la plume de KLIMBO!

Une production de la SMCO Jeunesse
en collaboration avec le Théâtre de Quinzières
présentée par le Centre Pierre-Péladeau

Ensemble de la SMCO dirigée par Pierre Simard

Mise en scène: Louis-Dominique Lavigne
et Lise Gionet

BILLETTERIE: 987-6919 ADMISSION: 790-1245

Journal-montreal Desjardins Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure

AU CASINO DE MONTRÉAL DÈS LE 21 MAI 1999

Sinatra

REMEMBERED LE SPECTACLE

Présenté par
Les Productions Phaneuf
avec la collaboration
de Tina Sinatra

Spectacle :
37 \$ / 47 \$ / 57 \$
Souper-spectacle :
59 \$ / 69 \$ / 79 \$

Billets en vente à la billetterie
du Casino de Montréal et sur le réseau
ADMISSION* au (514) 790-1245
ou au 1 800 361-4595.

Groupe de 20 personnes et plus :
(514) 935-5161 ou 1 800 263-5161.

* Moyennant les frais de service.

Accès réservé aux personnes
de 18 ans et plus.



SHEFFIELD
ENTERPRISES INC.



CASINO
DU CASINO



ARTS

ARTS VISUELS

Fatras corporel et corporatif

**PORUS OU 99 ÉTUDES
EMPIRIQUES
SUR L'ÉTANCHÉITÉ
DOMESTIQUE INSTABLE**

Massimo Guerrera
Galerie d'art Leonard & Bine Ellen
1400, boulevard de Maisonneuve
Jusqu'au 15 mai

BERNARD LAMARCHE

La pratique de Massimo Guerrera a pour sujet principal le corps. Mais le corps, Guerrera ne le représente pas, ni ne le montre. Plutôt, il l'exploite. Sous la rhétorique publicitaire qu'il s'est fabriquée et sous laquelle il place les objets, les performances et les environnements qu'il produit, le corps est pris à partie. Son art repose sur sa fine compréhension des manigances corporatives dont la société regorge, de même que des assauts dont le corps est quotidiennement l'objet.

Guerrera se présente comme le directeur des relations publiques de sa compagnie, Polycy inc. La compagnie fictive qu'il représente produit des accessoires corporels. Des *Articles d'ergonomie partagée P-100*, et autres *Articles d'infiltration capillaire P-200* sont mis en promotion. Les performances de Guerrera sont des séances de vente et des démonstrations dans la rue. Lors de ses deux dernières apparitions en galerie, à Dare dare et lors d'Artifice 98 l'été dernier, Guerrera avait transformé ces espaces relativement intimes en une sorte de vitrine-laboratoire, où diverses expériences étaient menées à l'insu des visiteurs, puisque ceux-ci visitaient ces locaux vidés de leurs occupants.

Un statut ambivalent

Ces salles de montre avaient toutes deux un statut ambivalent. À la fois étalage et lieu de fabrication des produits, entre-deux d'un monde de consommation accéléré, ces fictions participaient d'un projet de rendre confortables et conviviaux des produits qui favorisent l'amélioration de fonctions corporelles dont le corps n'a pas toujours conscience. Le discours publicitaire, dans ce jeu de rôle, reflète justement ce besoin des ritasses d'être gratifiées, menées et prises en main. L'enrobage de mots et de diagrammes explicatifs (d'excellents dessins) autour des objets de production de l'artiste situeraient explicite-

ment ces derniers dans un axe de participation à une logique du désir. Mais la chose est poussée à un point tel que le discours tombe dans l'absurde et se mord bellement la queue à mesure qu'il devient de plus en plus sophistiqué.

Mais voilà, tous les articles produits par Polycy inc., et dont Guerrera se fait le promoteur, possèdent une dimension inquiétante. L'artiste rend organiques les objets qu'il produit, comme si ces objets s'accaparaient l'apparence du corps, s'y moulaient, s'y conformaient, en même temps qu'ils en modifient le comportement.

On arrive à le voir, l'artiste travaille sur la perméabilité entre le corps et son environnement, sur les relations du corps biologique avec le corps social, bref, sur la manière qu'ont les objets de notre entourage de s'ajuster au corps au point d'en devenir des extensions inséparables, indispensables. À cet effet, quoi de plus trouble à investir que les orifices du corps. Là, Guerrera pousse la logique mercantile à sa limite, proposant sur le marché (de l'art?) des appareils tout aussi inédits qu'inutiles, mais dont l'utilisation vient atrophier graduellement les fonctions vitales du corps, pour en mettre d'autres à jour. Ainsi, le corps s'adapte à son environnement, alors qu'en retour, celui-ci transforme le corps.

L'artiste a choisi de se mesurer au médium même de l'exposition. Sous des apparences de désordre, la disposition des pièces dans les expositions de Guerrera est toujours structurée. Un des défis de taille pour Guerrera dans l'actuelle exposition à Concordia était de négocier avec un espace radicalement plus grand que les précédents. On pourrait presque dire que cet axe était un des enjeux de cette nouvelle sortie. En effet, pour en faire émerger la sensation de claustrophobie des autres installations, il aurait été difficile de remplir l'espace aussi adéquatement. Le laboratoire devait se transformer en usine. Or, plutôt, sur le mur, le visiteur a droit à un foisonnement de dessins et de prototypes qui donnent l'impression que Polycy inc. s'attaque à un nouveau marché, celui des environnements domestiques.

2D

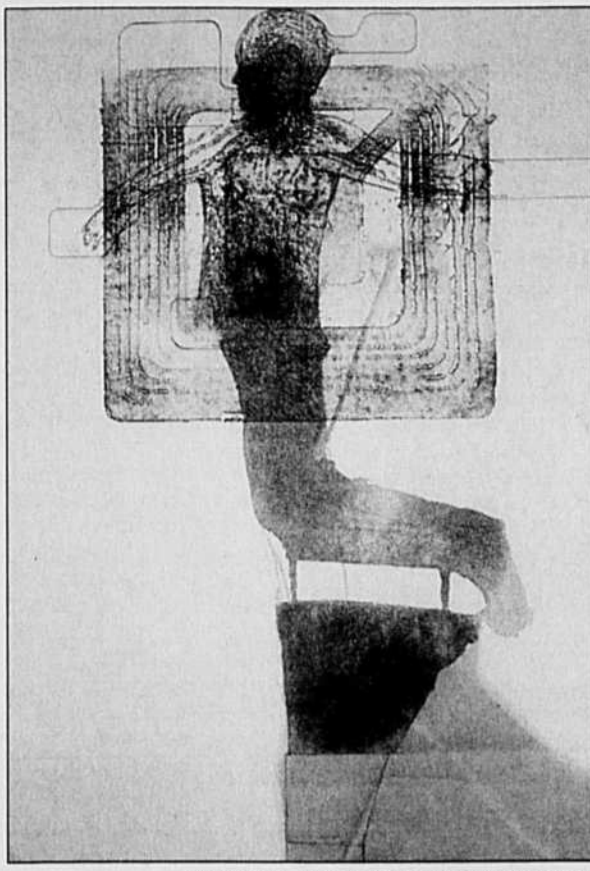
Dans ce qui ressemble à un fouillis complet, des dessins plastifiés s'offrent à la vue, sortes de plans pour divers

projets. Plutôt que d'arriver à un lieu de production, c'est plutôt à des bureaux corporatifs que fait penser cette composition accumulative de dessins, d'objets, de prospectus et de slogans.

Dans ce nouveau créneau que la compagnie produit, l'environnement fait corps avec ses usagers. Ces derniers deviennent étanches au premier. Les dessins exposent des hiérarchies insolites, des relations étranges entre les personnages et les objets qu'ils manipulent, ou par lesquels ils se font manipuler. Comme avec son travail précédent où il s'agissait de montrer diverses implications liées à l'ingestion et à la restitution des aliments, Guerrera revient à cette idée que les limites ne sont pas toujours là où elles semblent et que le corps, pris dans le tourbillon de la société postindustrielle, est traversé de toutes parts et devient étanche, livré qu'il est malgré lui à de clandestines tortures. Avouez que de rendre cela en images n'est pas simple.

Parmi les motifs qui reviennent dans ces dessins, on retrouve les sceaux magnétiques collés aux produits achetés dans les grands magasins. Parfois, ils se mêlent aux bulles qui portent dans les dessins la parole des personnages, ce à quoi il est fait allusion dans une autre planche comme de «la pâte-parole». Ces bulles deviennent des appendices du corps, donnent la parole comme une régurgitation. Ailleurs, le corps est traversé par des irrptions de traits qui figurent une émulsion énergétique. Ici, les règles de l'hygiène sont contrecarrées.

Aussi, des motifs se répètent mécaniquement d'un dessin à l'autre, se contaminant, comme si le dessinateur expérimentait pour dénicher les associations souhaitées. Il faut voir aussi cette «icône d'intrusion quotidienne» qui reprend la silhouette familière d'une personnalité connue. Les dessins les plus troublants, et paradoxalement les plus littéraires,



SOURCE GALERIE D'ART LEONARD & BINE ELLEN
Une des œuvres de Massimo Guerrera.

sont ceux où les fentes des portes servant à déposer le courrier deviennent le relais d'une intrusion dans le privé.

3D

Quelques sculptures sont issues d'une réflexion sur la compacité des objets quotidiens et l'ergonomie de la maximisation de l'espace. Finalement, *Bureau d'ouverture* est une œuvre troublante de détails. L'orifice du plateau n'est pas sans introduire une quelconque métaphore sexuelle, mais plus déroutante encore est la patine de l'objet qui témoigne de son usage. À quelles fins? Allez savoir. Avec cette œuvre, cependant, un doute surgit. Ici, le titre de la pièce engage vers des mondes de conjectures, mais en même temps reste terriblement littéral. Cela met la puce à l'oreille et laisse entrevoir des limites dans certaines séries. La référence à McDonald's en est une. Cette référence trop claire perd en subtilité ce que Guerrera a toujours su faire avec force, c'est-à-dire dépeindre la perversité de la société de consommation en élaborant un système complètement autarcique, un monde clos. Ici, peut-être que l'artiste a voulu trop en faire. Mais il ne peut s'agir que d'un détail. Sans conteste, il s'agit là d'une des jeunes pratiques parmi les plus solides à émerger sur la scène montréalaise depuis cinq ans.

Chambres en ville

48 HEURES/48 CHAMBRES

4004, rue Saint-Denis
Les samedi 8 et dimanche 9 mai
De 12h à 21h

BERNARD LAMARCHE

La formule n'est pas neuve. Jamais tombée en désuétude, elle a eu ses heures de gloire dans les années 80 à Montréal et n'a jamais réellement cessé de se manifester depuis, mais diable qu'elle permet encore de belles réalisations! Déployant une énergie admirable, 62 artistes montréalais, certains des étudiants, d'autres dont la carrière est avancée, présentent aujourd'hui et demain seulement des œuvres éphémères, *in situ* pour la plupart, réalisées en un temps record et qui ne dureront pas au-delà de la fin de semaine. L'affaire n'est pas banale. Dans le contexte actuel où, hélas, en art contemporain, le milieu n'est pas porté sur la spontanéité, il est bon de voir ces artistes y aller d'un effort aussi impromptu. Or, lorsqu'on connaît les conditions de possibilité de ce projet organisé par Ingrid Bachmann, qui enseigne depuis peu à l'université Concordia, l'aventure prend une autre dimension.

C'est dans ce qui deviendra bientôt l'Atrium Saint-Denis, un projet résidentiel de lofts, que les artistes ont pu intervenir. Le contracteur, en l'occurrence Aldo Construction, a accepté de retarder d'un mois le début des travaux qui vont transformer en condos cette ancienne maison de chambres de la rue Saint-Denis. Carte blanche a été donnée aux artistes. «Ils n'ont seulement pas le droit d'inonder les lieux ou d'y mettre le feu», précise, souriant, l'entrepreneur.

Quarante-huit chambres, deux douches, deux salles de bain, deux salles de lavage et une allée seront «entreprises» par les artistes, avant la démolition qui débute lundi matin. Entre-temps, vous pourrez circuler dans les corridors étroits de l'endroit, pénétrer dans les chambres, vous frotter aux odeurs marquantes qui rôdent dans le délabrement des installations. La déambulation dans l'espace vous mettra en contact avec cette atmosphère surannée et le mode de vie qui pouvaient régner auparavant dans ces lieux ingrats. L'enfilade des chambres étroites et des corridors sombres servira d'introduction aux œuvres. Plusieurs artistes donc pourront jouer de cette qualité de présence qui échappe à de larges pans de la production contemporaine.

En fonction du contexte actuel, où les choses sont forcées d'être planifiées longtemps à l'avance, permettant peu d'initiatives ponctuelles, il

faut voir comme porteur d'enjeux cette nouvelle sortie hors des blancs paysages des galeries et centres d'artistes. Tout comme l'an dernier avec *CounterPoses* à Oboro, autre blitz de quelques jours (celui-là, cependant, conçu comme une exposition «commissariée»), qui présentait une série de tableaux vivants dans différents espaces du 4001 Berri, *48 heures/48 chambres* se présente comme une proposition stimulante.

À déterminer

Au moment d'écrire ces quelques lignes, plusieurs projets ne sont que légèrement entamés. La surprise sera donc aussi pour nous. Ceci dit, quelques projets étaient passablement bien avancés lors de notre visite mercredi dernier. Parmi eux, celui d'Yvonne Lanmerich. Au noir, avec un simple réseau de cordes blanches, jouant de l'éclairage, l'artiste a suggéré l'ouverture d'une porte qui flotte dans l'espace, sorte d'échappatoire virtuel. Remuant.

Ailleurs, Jo-Anne Balcaen, avec une pièce très kitsch, a joué avec les odeurs artificielles vendues dans les magasins pour garnir son espace d'effluves censées être plus supportables. Une autre pièce au moins joue des odeurs, celle de Sonia Haberstick, qui a fiché obsessionnellement le mur des petites branches odoriférantes. Des artistes passent par la mémoire, comme Marie-Josée Lafortune avec ses citations de Dostoïevski, tirées des flâneries de *L'Adolescent* (1874-1875), et Lorraine Simms avec ses ombres portées d'objets absents, et d'autres encore, comme Barbara Todd, amplifient l'effet claustrophobique de ces chambres contiguës. Le candélabre de Shelley Low et son échelle démesurée à de quoi intéresser, de même que l'hommage à Proust de Barbara McGill Balfour, avec son espace recouvert entièrement de liège. Un rendez-vous à ne pas manquer.

Samedi 8 mai

de 14 h à 17 h

Vernissage

Guido Molinari

À 15 h

Lecture de poèmes par
Danielle Bissonnette
Extraits de *Ça*,
dernier recueil de Molinari

Galerie Éric Devlin
460, Sainte-Catherine Ouest
Espace 403
Montréal H3B 1A7
Tél.: 514-886-8272
Fax: 514-886-7284
Du mercredi au vendredi de 12 h à 18 h,
le samedi de 12 h à 17 h

galeriericdevlin

MICHEL SAULNIER
NATALIE LAFORTUNE

du 5 mai au 29 mai 1999

avec la participation du ministère des
Communications et de la Culture du Québec

Organisée par la

GALERIE CHARLES & MARTIN GAUTHIER
www.cmgauthier.qc.ca

Espace 410

372, rue Sainte-Catherine Ouest
Montréal (Qc)

Heures d'ouverture:
mercredi au samedi de 11 h à 17 h

Monet vu par les artistes actuels

une centaine d'œuvres de toutes tendances

Galerie d'Art

du Cercle des Artistes Peintres et Sculpteurs du Québec

23, boul. Des Laurentides, Laval

Vernissage : 16 mai de 14 h 00 à 18 h 00

Se poursuivra jusqu'au 16 juin 1999

Info. : (450) 662-0271

Galerie d'Arts Contemporains

IMPORTANTE EXPOSITION

SEYMOUR SEGAL

1969 - 1999

Du 28 avril au 17 mai 1999

2165, rue Crescent, Montréal H3G 2C1
Tél. : 844-6711

Courriel : artshowcase@videotron.net

Site Internet : http://www.scoopnet.ca/artscontemporains

Simon Blais reçoit 11 peintres et 1 sculpteur Français :

Baltazar, Benrath, Cortot, Debré, Dmitrienko, Granet, Laubies,
Manessier, Marfaing, Serpan, Ubac et Zao Wou-Ki

Dernière semaine

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2J5 514 849 1165 Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

Du 9 mai au 22 août 1999

RAYMOND GERVAIS.
LE REGARD MUSICIEN

LÉVOCATION DE LA
MUSIQUE DANS LES
COLLECTIONS DU
MUSÉE

Vernissage :
9 mai 1999 à 14 heures

Aussi :
Du 2 juillet au 28 août 1999
IMAGES D'UN HOMME POLITIQUE ET SON MILIEU.
ANTONIO BARRETTE

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE
145, rue Wilfrid-Orbeil, Joliette (450) 756-0311
www.bw.qc.ca/musee.joliette

GALERIE BERNARD

EXPOSITION

Jacques Lévillé

«Les chevaux du temps qui passe»

(tableaux, sculpture, peintures)

DERNIÈRE JOURNÉE

90 av. Laurier Ouest Tél. : (514) 277-0770
du mardi au vendredi de 11 h 00 à 17 h 30, samedi 12 h 00 à 17 h 00

APPEL DE DOSSIERS

La triennale de la relève québécoise en arts visuels

Première édition



Nous invitons les créateurs québécois de la relève en arts visuels* à nous soumettre un projet d'exposition. Nous recherchons des œuvres innovatrices, ingénieuses, pertinentes et qui parlent d'elles-mêmes. Étonnez-nous avec de l'art captivant et original. Bref, envoyez-nous de L'ART QUI FAIT BOUM!

* peinture, sculpture, dessin, photo, vidéo, installation, performance, arts électroniques, textile, estampe, etc.

L'événement se tiendra en avril 2000 au Marché Bonsecours à Montréal. Une quinzième de projets d'exposition sera retenue par notre jury de sélection.

Conditions d'admissibilité

-Être résident(e) au Québec depuis au moins 1 an;
-Avoir moins de 10 ans de pratique professionnelle.

Documents requis

-Un maximum de 15 diapositives ou photographies du projet d'exposition;
-Une liste descriptive des œuvres soumises (titre, dates, dimensions, médium et espaces requis);
-Un bref curriculum vitae et un court texte décrivant votre démarche ou votre projet;
-Une enveloppe de retour pré-adressée et pré-affranchie.
(Les projets collectifs sont acceptés)

Date limite d'inscription

1er novembre 1999

Faire parvenir votre dossier à l'adresse suivante

L'ART QUI FAIT BOUM! 300, rue Saint-Paul Est, Vieux-Montréal (Qc) H2Y 1H2

Renseignements

Site : www.artquifaitbom.com / Courriel : artbom@cam.org



La mer en couleurs, acrylique sur toile, 1998, 115 x 83 cm

KITTIE BRUNEAU

Par-delà les courants

Un événement, quatre lieux

Du 2 mai au 20 juin

Centre d'exposition du Vieux-Palais
185, rue du Palais, Saint-Jérôme
(450) 432-7171

Du 4 au 31 mai

Didactart, à l'Espace Parcours
130, chemin Bates, Ville Mont-Royal
(450) 466-8258

Du 8 mai au 7 juin

Galerie Estampe Plus
49, rue Saint-Pierre, Québec
(418) 694-1303

Du 18 mai au 4 juin

Bibliothèque nationale du Québec
1700, rue Saint-Denis, Montréal
(514) 873-1100

LES ARTS

Chevaliers du Jedi

Une vie de fan, ça semble trépidant comme tout, quoique un peu fou. Pas le temps de s'ennuyer, nul doute. D'ailleurs, la vie sociale est fournie en prime, tant le supporter type apparaît comme un animal grégaire. Il n'y a qu'à voir les partisans de Nostradamus se masser à Lyon dans l'attente d'une quelconque prophétie apocalyptique autour du tournant d'un millénaire plein de bogues pour comprendre qu'un fan, c'est comme l'adepte d'une secte, en moins *heavy* peut-être. Et encore... Suffit en somme de laisser un autre broser un univers et de sauter sur ses montagnes russes en récitant les évangiles du dogme au lieu de crier dans les courbes.

Et quand on tombe côté culture, surgit à la tête du troupeau un gourou capable d'attirer dans son sillage la horde en question, tel le joueur de flûte de Haarlem. Le plus prospère d'entre eux s'appelle George Lucas; il est le maître des *Star Wars*, le gardien du temple et du tiroir-caisse, et il est sans doute mort de rire.

Déments qu'ils sont, ses fans, maintenant qu'un nouvel épisode de la série-culte se pointe à l'horizon des grands écrans. *La Menace fantôme* sera le premier volet d'un futur triptyque. Et est-il encore quelqu'un pour ignorer que la production de 115 millions \$ US sortira le 19 mai dans toute l'Amérique du Nord et sur 2900 écrans s'il vous plaît? D'ailleurs, les fans européens les plus fortunés se préparent à bondir dans l'avion via New York histoire d'être en poste le jour J. Pas question pour eux d'attendre la sortie maison à l'automne. On est déshonoré pour moins que ça. Non mais!

Déjà que la première trilogie — *La Guerre des étoiles*, *L'Empire contre-attaque* et *Le Retour du Jedi* —, réalisée entre 1977 et 1983, avait rapporté 1,8 milliard de recettes aux guichets et 4,5 milliards pour les jouets, livres, jeux vi-



Odile Tremblay

déo et autres formes de produits dérivés vendus. Les nouveaux gadgets de *La Menace fantôme* devraient d'ici la fin de l'année ratisser deux milliards. L'hystérie, ça rapporte, et il reste aux fans pauvres leurs yeux pour pleurer, car toute la collection des icônes coûte au bas mot 3000 \$ US.

Yannick Gervais, ci-devant webmestre du site Internet *Star Wars Canadian Alliance*, me téléphonait cette semaine. Il a vingt ans et déclare avoir vu à la télé son premier *Star Wars* à deux ans bien sonnés. À quatre, il s'offrait *Le Retour du Jedi* au cinéma et n'a pas décroché depuis. Et d'ajouter fièrement que son petit cousin de cinq ans est devenu accro à son tour.

Aux yeux de Yannick Gervais, l'univers créé par Lucas existe bel et bien quelque part, dans sa tête du moins, comme dans celle de ses semblables. Il se sent d'ailleurs investi d'une mission protectrice auprès des autres adeptes: couper l'herbe sous le pied des *scalpers*, qui salivent devant le pactole annoncé. Le film prendra l'affiche le 19 mai, soit, mais les billets (que chacun peut se procurer jusqu'à concurrence de douze) seront en vente dès le 12 mai à 3h précises. Or tout fan digne de ce nom vous le dira: le chic du chic, c'est d'assister à la première représentation du jour 1. D'où la présence des *scalpers*, qui entendent bien gonfler les prix dans l'allégresse.

À Montréal, Yannick Gervais et son groupe, preux chevaliers du Jedi, se mettront bravement en ligne le 12, à l'aube, devant le cinéma du Faubourg, avec la ferme intention d'acheter le plus grand nombre de billets possible pour les refiler au même prix aux retardataires. Autant de moins pour la poche des *scalpers*, se disent-ils. Comme quoi, la passion *Star Wars*, c'est aussi parfois un apostolat.

D'autres n'attendent pas le 12. Depuis le 19 avril, à Los Angeles, puis à New York et à San Francisco, des fans campent devant les guichets des cinémas pour être bien sûrs d'obtenir les premières places. Ils dorment jusqu'au 12 mai dans leur file d'attente, y mangent, y mourront peut-être un coup parti, martyrs pour la cause. Folie, vous dis-je.

Comprendre tant de fièvre, c'est s'enfermer dans la boîte agitée avec les fans et refermer le couvercle après coup. De l'extérieur, ça laisse perplexe et ahuri. Mais qu'est-ce qu'ils ont à s'agiter comme ça?, que je me demande avec grattage de crâne à l'appui. Ni l'hystérie de groupe ni les enseignements du grand Jedi ne sont ma tasse de thé, je l'avoue, n'ayant guère, qui plus est, le profil de l'emploi. Le portrait-robot du disciple *Star Wars* est de sexe masculin, dans la vingtaine, et se montre incollable sur les Ewoks, les Jawas, le Jedi à oreilles pointues et autres créatures intergalactiques peuplant ce monde ésotérique où mythes du passé et anticipation se marient pour le meilleur et pour le pire.

Depuis 22 ans, le phénomène se nourrit de sa propre substance. En 1997, on remettait sur le marché les coffrets vidéo de la trilogie. Il s'en est vendu trente millions, rien de moins. D'où les nouvelles générations de fans venues pousser sur le terreau des autres. Allez comprendre les vraies raisons tapies derrière de tels mégasuccès. Le culte des héros, l'enseignement mystique? Oui, mais encore? George

Lucas lui-même avoue réaliser avec les *Star Wars* des séries B techniquement bien exécutées. La créature a échappé au créateur, et Frankenstein vit désormais de sa vie propre.

C'est qu'il a le génie du marketing, ce Lucas. Dès la fin des années 70, l'énorme rouleau compresseur des objets dérivés s'est mis à rouler en guise d'aide-mémoire. Depuis lundi, les créatures de *La Menace fantôme* s'arrachent chez Zellers et ailleurs, comme autant de dieux en effigie venus offrir une seconde vie à la pellicule. *Star Wars*, c'est une industrie autant qu'une culture, que dis-je, une religion à laquelle participent tous les magazines du monde qui y immolent leur une. Cinéma, vous dites? On ne parle plus de film mais de mutation d'une branche du septième art en hydre à plusieurs têtes: sur pellicule, en plastique, aux arcades, alouette!

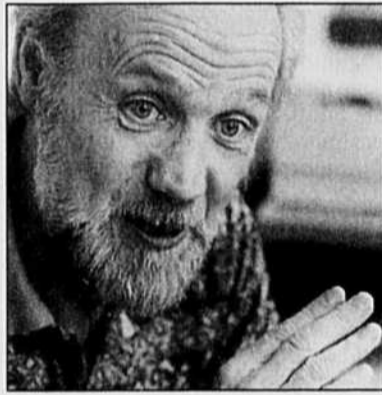
La semaine prochaine, je serai au Festival de Cannes, où le film de Lucas brillera par son absence. De toute évidence, les majors veulent désormais garder pour leur public et dans leurs propres terres la sacro-sainte première des vraies icônes américaines. Et peut-être est-ce mieux ainsi? C'est qu'il est de plus en plus creux, le fossé entre cinéma d'auteur et mégaproductions nourries de gadgets et de jeux vidéo annexés. De loin, on regarde les deux courants s'éloigner comme des continents à la dérive. À l'un le succès et l'argent, à l'autre la difficile reconnaissance d'une griffe, d'une vision et la fragilité des œuvres qui flottent sans assises commerciales. C'est fou, mais dans les festivals de films, on a parfois l'impression d'être un peu les résistants de la 23e heure. En marge des grands empires sidéraux, du côté de la force créatrice mais conscients d'être bien petits tout de même.

Voyage à Cannes oblige, cette chronique sera de retour le 5 juin.

MUSIQUE

Camp de vacances pour mélomanes

Amateurs de tous âges et de toutes disciplines s'abandonnent sans complexe aux charmes de la musique dans le cadre bucolique du lac MacDonald, à 30 kilomètres de Lachute, dans les Laurentides. Ils sont environ 1000 à s'y inscrire «en famille» chaque été grâce à CAMMAC (Musiciens amateurs du Canada), qui leur fournit des guides chevronnés. L'audace de CAMMAC est de vouloir moderniser son nid au coût de 2,5 millions et d'y tenir des activités toute l'année. L'optimisme du directeur général, Raymond Sealey, ne laisse aucun doute quant à l'issue de cette campagne dont l'objectif est déjà atteint au tiers.



Raymond Sealey

proche au gré des invitations reçues à s'adresser à des chambres de commerce ou à des clubs Rotary. Plaidoyer pour la «monnaie sociale». Art et culture, «comme on tend à le reconnaître en économie sociale», prennent une part importante dans l'économie

en général: 8 % du PIB du Québec. L'argument emporta l'adhésion des dirigeants de la MRC d'Argenteuil où se situe le lac MacDonald; on s'y montre fort dynamique pour attirer des équipes de tournage de films, le deuxième champ d'intérêt qui s'offre est de renforcer les retombées que CAMMAC suscite dans la région: «Il est vrai que tous sont un peu en attente en raison de la réponse que devrait fournir le premier palier de décision», soit celui de Québec, d'où l'on attend une réponse en juin. La petite ville d'Harrington a voté 10 000 \$ pour le projet. Au lac MacDonald, du 21 au 24 mai, un groupe intéressé au répertoire de musique de chambre passe un week-end. Le 12 septembre à la salle Pollack se tient un concert-bénéfice. La maquette du camp musical, avec ses 56 chambres, sa salle à manger et sa salle de concert (190 places), trône en bonne place dans le bureau-entrepôt de Pointe-Saint-Charles. Que de

partitions et de caisses à déménager pour l'été entier, la musicothèque étant confiée à Angelika Mayr! M. Sealey, qui a déjà dirigé le camp musical de Cedar Glen, à une heure de route de Toronto, ne craint pas que l'essor envisagé au lac MacDonald suscite des jaloux: «Depuis toujours, à la CAMMAC, on reconnaît que Montréal

est la source principale des réalisations et du potentiel de notre mouvement.»

◆◆◆
Pour en savoir plus, consulter le site www.cammac.ca et le bulletin *Le Musicien amateur*, qui en est à son 15^e numéro (514-932-8955). Télécopieur: 514-932-8911. Ligne sans frais: 1-800-622-8755.

CLÉMENT TRUDEL
LE DEVOIR

L'idée de CAMMAC a germé modestement en 1952 dans le cerveau de George et Carl Little et de leur épouse, Madeleine et Frances. Vingt-six participants sont venus au Lac-à-la-Loutre pour une session de deux semaines! L'acquisition, 16 ans plus tard, du Domaine des Bouleaux, au lac MacDonald, fut un coup de poker gagnant. L'audace des pionniers s'étant perpétuée, CAMMAC et son directeur général Raymond Sealey — pourvu qu'aboutissent des pourparlers avec le ministère de la Culture et des Communications et le Conseil régional de développement des Laurentides, qui étudient des demandes de subvention — sont confiants d'obtenir la consolidation souhaitée.

CAMMAC a la certitude que, tout comme l'a compris une discrète fondation qui a déjà souscrit 102 000 \$ afin que l'accès soit partout assuré aux personnes handicapées ou âgées, les autres groupes sollicités entreront dans la logique d'un «investissement culturel» bien fondé. On parle ici d'un groupe culturel subventionné à hauteur de 6 % seulement. Raymond Sealey distingue le lac MacDonald d'autres lieux célèbres pour la culture musicale (Lanaudière, Orford, le Domaine Forget de Charlevoix) par la spécificité du mandat: «Eux préparent la carrière de musiciens prometteurs; nous, à CAMMAC, tendons à préparer les auditeurs qui iront un jour grossir le nombre des mélomanes dans les festivals ou salles de concerts.»

Sealey sait gré aux fondateurs d'avoir compris que la musique peut «aider à l'interaction entre les gens tout en faisant progresser des amateurs, sans ce handicap que représente la crainte de faire des erreurs, de susciter la dérision». Depuis le tout début, on y répète: «Soyez à l'aise, faites de la musique; c'est tout.»

Il faut croire que la recette est la bonne. Aux quatre régions existantes de CAMMAC (Halifax, Ottawa-Hull, Toronto et Montréal) vient se greffer ces jours-ci la section de Québec qui, après presque 20 ans de dormition, reprend vie le dimanche 16 mai, au pavillon Casault de l'Université Laval, par une lecture à vue de la *Cantate n° 4* de J. S. Bach, sous la direction de Chantale Masson-Bourque. CAMMAC a aussi des membres aux États-Unis et outre-mer.

Veut-on une idée de ceux et celles qui ont cru en CAMMAC pour y investir énergie et talent? Walter et Otto Joachim, Bernard et Mireille Lagacé, Mario Duchesnes, Jan Simons et autres musiciens réputés, dont certains ont donné des récitals qui firent date: Maureen Forrester, Louis Quilico et le Quatuor Orford, par exemple.

Les filles Lagacé, Geneviève et Isolde, ont suivi la trace de leurs parents. Cet été, dans la liste des 100 musiciens encadrant les sessions spécialisées, se trouvent Geneviève Soly-Lagacé et Davis Joachim (fils d'Otto). On se retrouve ainsi avec des dynasties de fondateurs — la présidente de CAMMAC est Margaret Little, la directrice artistique, Elizabeth Little — en plus de générations fidèles de formateurs et de participants. Il faudrait aussi prendre en compte les idylles touchant des mélomanes se retrouvant à l'unisson: «Moi-même j'ai rencontré ma femme dans le camp musical.»

Le principal but de la rencontre avec M. Sealey était de connaître son approche à la question du lien culture-économie. Dans le dernier bulletin de l'organisme (*Le Musicien amateur*, avril

1999), Sealey remonte même à Périclès pour étayer ses pensées sur l'interlien entre les arts et les citoyens — elles sont celles d'un «non-économiste», précise-t-il. Convaincu du jumelage bénéfique entre investisseurs prudents et agents culturels convaincus, il cite comme modèle la ville d'Amos, qui a décidé de se consacrer tant aux sports qu'à la culture, ce qui a complètement transformé la culture d'Amos au sens large du terme. M. Sealey a peaufiné son ap-



Le retour attendu de François-René Duchâble

Les Concerts Gala
Mardi 18 et mercredi 19 mai 1999, 20 h

Charles Dutoit, chef
François-René Duchâble, piano

Ginastera	Variaciones concertantes
Beethoven	Concerto pour piano n° 3
Sibelius	En Saga
Ravel	Rapsodie espagnole

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT

Scénario du 18 commandité par **Great-West**

Scénario du 19 commandité par **POSTAL CANADA**

chaîne culturelle **Radio-Canada** Diffuseur officiel

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts Billets OSM : 842-9951 Admission : 790-1245 Place des Arts : 842-2112 **La Presse**



Orchestre symphonique des jeunes de Montréal

Le samedi 15 mai 1999 à 20h00

Salle Claude Champagne, 210, av. Vint-cent-d'Indy, Outremont

Adulte 20,00 \$ Et. - Anné 10,00 \$ (taxes incl.) Rés. 514 385 0064

Frerics LISZT - Les Préludes, poème symphonique #3	subste. Anilya Rantany
François DEVIENNE - Et de concerto pour flûte #7	subste. Maha Grilma
Sergei PROKOFIEV - Et de concerto pour piano #2	subste. Selachian Babin
Franz Josef HAYDN - Et de concerto pour harpe	
Antonin DVORAK - Symphonie #2 en re mineur, op. 70	



Violons 34^e saison

Concert de fin d'année

Le samedi 15 mai 1999

Citadelle de Montréal, 2085, rue Drummond (metro Peel) - Sièges réservés

19 h 30

Direction Jean Cousineau

B. Britten
B. Bartók
J. Coussineau Narration: Vincent Habskorn
A. Corelli Vcl. Jean Coussineau
J. Coussineau
J. Coussineau

Admission générale 20\$, âge d'or 15\$, étudiants 10\$

En vente chez: Archambault Musique, 500, rue Sainte-Catherine Est, 849-6201 (frais de service) Par téléphone au 274-1736. À la porte, une heure avant le concert.



N.B.

À LA CHAÎNE CULTURELLE DE RADIO-CANADA

www.radio-canada.ca

Les traversées de l'Atlantique. Musiques et danses traditionnelles à **MÉMOIRES VIVES** avec quatre groupes de la jeune génération : **Ménage à trois** du Québec, **The Freight Hoppers** des États-Unis, **Hord'ouest** de la Bretagne et **Six Foot Three** d'Angleterre.

Anim. Elizabeth Gagnon
Réal. Lorraine Chalifoux
Dimanche à 14 h 30

ANGÈLE DUBEAU et LA PIETÀ, vous invitent à célébrer la fête des mères, avec **Julie Nesrallah**, mezzo-soprano et **Louise-Andrée Baril** au piano. Au programme : sérénades, romances et berceuses célèbres composées par Grieg, Bartok, Rossini, Dompierre et plusieurs autres à **RADIO-CONCERTS**.

Anim. Françoise Davoine
Réal. Odile Magnan
Lundi à 20 h

ON JASE, ON JAZZE... Soirée poésie aux **DÉCROCHEURS... D'ÉTOILES** en direct de la Maison de la culture Frontenac, avec **Raoul Duguay** et des poètes de l'Acadie, du Québec et de la Louisiane. Laissez-passer : (514) 872-7882. Une émission de Michel Garneau **Vendredi à 22 h**

COMME UN ROMAN propose *La Proie pour l'ombre*, de **P. D. James**, interprété par **Danièle Panneton**, en 28 épisodes, à compter du dimanche 9 mai.

Réal. Lucie Ménard et Danièle Bilodeau
Du dimanche au jeudi à 23 h 30

Yuli Turovsky au violoncelle et **Henri Brassard** au piano interprètent des oeuvres de Tortelier, Kodaly, Prokofiev et Chostakovitch dans le cadre des concerts de la série **Pro Musica à RADIO-CONCERTS**.

Anim. Michel Keable
Réal. Richard Lavallée
Mardi à 20 h